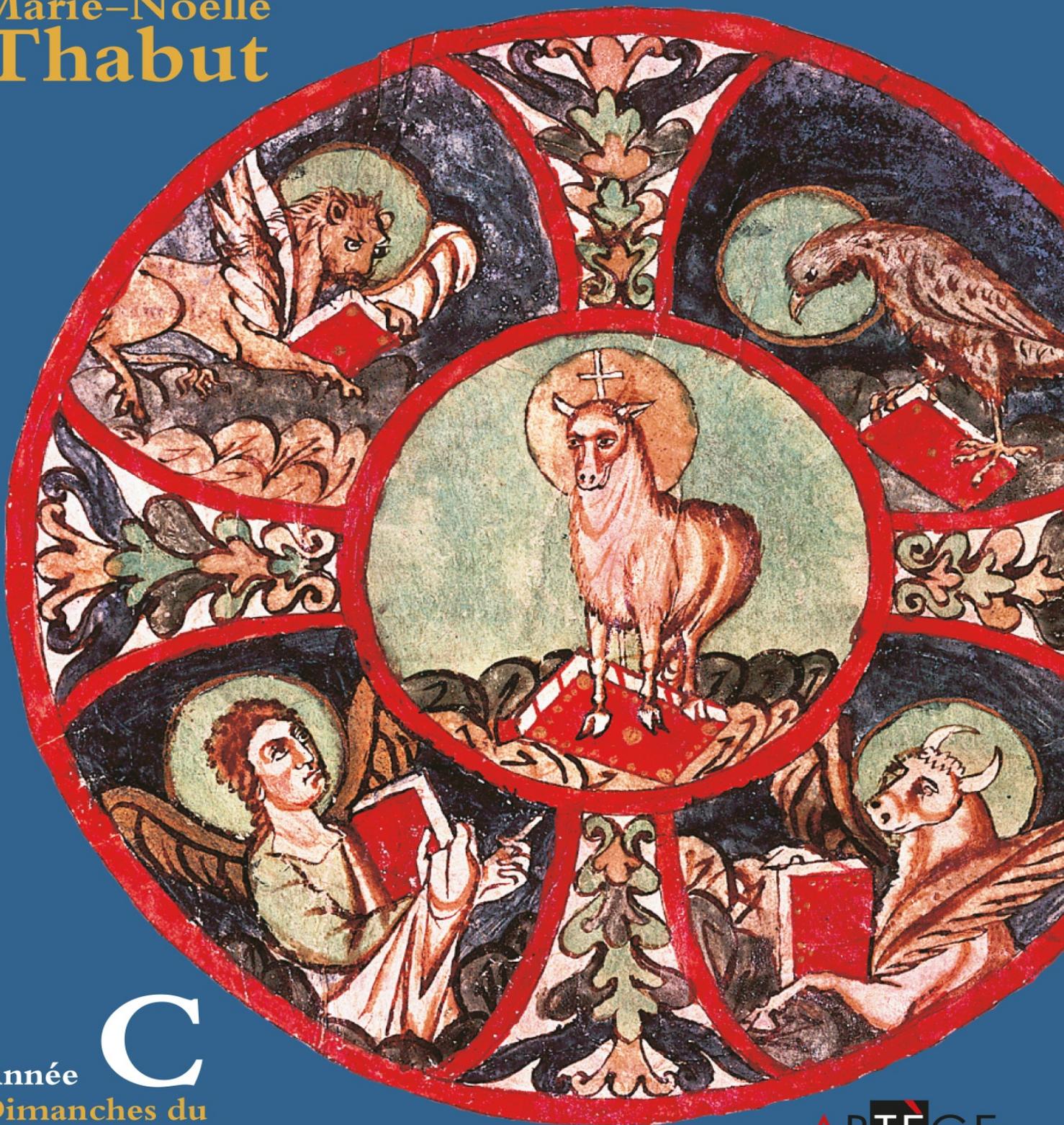


L'intelligence des Écritures 5

Marie-Noëlle
Thabut



Année **C**
Dimanches du
temps privilégié

ARTEGE
EDITIONS

L'intelligence des Écritures Année C

Marie-Noëlle Thabut

L'INTELLIGENCE DES ÉCRITURES

*Comprendre la parole de Dieu
chaque dimanche en paroisse*

**Tome 5 – Année C
Temps privilégiés**

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Premièrement, ce sont des livres pour temps de détresse, généralement de guerre et d'occupation étrangère doublée de persécution ; c'est particulièrement vrai pour le livre de Daniel au deuxième siècle avant notre ère : dans ce cas, ils évoquent les persécuteurs sous les traits de monstres affreux ; et c'est pour cela que le mot « apocalypse » a pu devenir synonyme de personnages et d'événements terrifiants.

Deuxièmement, parce qu'ils sont écrits en temps de détresse, ce sont des livres de consolation : pour conforter les croyants dans leur fidélité et leur donner, face au martyre, des motifs de courage et d'espérance. Et ils invitent les croyants justement à tenir bon.

Troisièmement, ils « dévoilent », c'est-à-dire « lèvent le voile », « révèlent », la face cachée de l'histoire. Ils annoncent la victoire finale de Dieu : de ce fait, ils sont toujours tournés vers l'avenir ; malgré les apparences, ils ne parlent pas d'une « fin du monde », mais de la transformation du monde, de l'installation d'un monde nouveau, du « renouvellement » du monde. Quand ils décrivent un chamboulement cosmique, ce n'est qu'une image symbolique du renversement complet de la situation. En résumé, leur message c'est « Dieu aura le dernier mot. » Ce message de victoire, nous l'avons entendu dimanche dernier dans le livre de Daniel. Il annonçait que le Fils de l'homme qui n'est autre que le peuple des Saints du Très-Haut verrait un jour ses ennemis vaincus et recevrait la royauté universelle.

Quatrièmement, dans l'attente de ce renouvellement promis par Dieu, ils invitent les croyants à adopter une attitude non pas d'attente passive, mais de vigilance active : le quotidien doit être vécu à la lumière de cette espérance.

Ces quatre caractéristiques des livres apocalyptiques se retrouvent dans notre évangile d'aujourd'hui. Parole pour temps de détresse, elle décrit des signes effrayants, langage codé pour annoncer que le monde présent passe : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles... le fracas de la mer et de la tempête... les puissances des cieux seront ébranlées. » Parole de consolation, elle invite les croyants à tenir bon : « Votre rédemption (traduisez votre libération) approche. » Parole qui « lève le voile », « révèle », la face cachée de l'histoire, elle annonce la venue du Fils de l'homme. Jésus reprend ici cette promesse par deux fois, et visiblement il s'attribue à lui-même ce titre de « Fils de l'homme », manière de dire qu'il prend la tête du peuple des Saints du Très-Haut, ¹ c'est-à-dire des croyants : « Alors on verra le Fils de l'homme venir dans la nuée avec une grande puissance et une grande gloire. »... « Vous serez jugés dignes d'échapper à tout ce qui doit arriver et de paraître debout devant le Fils de l'homme. » Enfin, dans l'attente de ce renouvellement promis par Dieu, notre texte invite les croyants à adopter une attitude non pas d'attente passive, mais de vigilance active : « Quand ces événements commenceront, redressez-vous et relevez la tête. »... « Tenez-vous sur vos gardes, de crainte que votre cœur ne s'alourdisse... restez éveillés et priez en tout temps... » « Relever la tête », c'est bien un geste de défi, comme Jérémie nous y invitait dans la première lecture, le défi des croyants.

Le mot « croyants » n'est pas employé une seule fois ici, mais pourtant il est clair que Luc oppose d'un bout à l'autre deux attitudes : celle des croyants et celle des non-croyants qu'il appelle les nations ou les autres hommes. « Sur terre, les nations seront affolées... les hommes mourront de peur... mais vous, redressez-vous et relevez la tête » sous-entendu car vous, vous

êtes prévenus et vous savez le sens dernier de l'histoire humaine : l'heure de votre libération a sonné, le mal va être définitivement vaincu.

Il reste une chose paradoxale dans ces lignes : le Jour de Dieu semble tomber à l'improviste sur le monde et pourtant les croyants sont invités à reconnaître le commencement des événements ; en fait, et cela aussi fait partie du langage codé des Apocalypses, ce jour ne semble venir soudainement que pour ceux qui ne se tiennent pas prêts.

Rappelons-nous les paroles de Paul aux Thessaloniens : « Le Jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. Quand les gens diront : quelle paix, quelle sécurité !, c'est alors que la ruine fondra sur eux comme les douleurs sur la femme enceinte, et ils ne pourront y échapper. Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que (de sorte que) ce jour vous surprenne comme un voleur. Tous, en effet, vous êtes fils de la lumière, fils du jour... » (1 Th 5, 2-5). Paul, comme Luc, type bien deux attitudes différentes.

Comme dans toutes les autres lectures de ce dimanche, les chrétiens sont donc invités ici à une attitude de témoignage : le témoignage de la foi auquel nous invitait le prophète de la première lecture dans une situation apparemment sans issue, à vues humaines ; le témoignage de l'amour dans la lettre aux Thessaloniens : « Que le Seigneur vous donne à l'égard de tous les hommes un amour de plus en plus intense et débordant » ; le témoignage de l'espérance alors que tout semble s'écrouler dans cet évangile : « Redressez-vous et relevez la tête... Vous serez dignes... de paraître debout devant le Fils de l'homme. » « Les hommes mourront de peur », mais vous, vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

loi juive.

Mais, à Philippes, bien sûr, on n'est pas en pays juif. Or ce jour-là, la servante-voyante en question s'est mise à suivre Paul, Silas et Luc en criant : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut ; ils vous annoncent la voie du salut. » Et elle recommença le même manège pendant plusieurs jours. À la fin, Paul fut excédé, et Luc raconte : « Paul finit par se retourner et dit à l'esprit : Au nom de Jésus Christ, je te l'ordonne : Sors de cette femme ! À l'instant même l'esprit sortit. »

Mais voilà, si la servante cessait ses activités de voyance, cela ne faisait pas l'affaire de ses maîtres ! Du coup, ils se vengèrent et dénoncèrent Paul et ses compagnons aux autorités romaines sous prétexte qu'ils jetaient le trouble dans la ville et qu'ils portaient atteinte aux bonnes mœurs !

Ensuite de quoi, Paul et Silas furent roués de coups et jetés en prison mais délivrés miraculeusement dès la nuit suivante par un tremblement de terre : leurs juges virent là un signe du ciel et préférèrent les libérer tout en les priant bien poliment de déguerpir.

Les Actes des Apôtres ne reparleront pas de la ville de Philippes ; on ne saura donc plus rien d'elle sinon ce que Paul en dit lui-même dans cette lettre. Il est clair qu'il y a laissé une partie de son cœur : « Dieu est témoin de mon attachement pour vous tous dans la tendresse du Christ Jésus. » Et le mot « tendresse » ici, en grec, devrait être traduit par « les entrailles. » Là encore, une fois de plus, Paul est très proche du vocabulaire hébreu. Notons ici au passage qu'il parle de la tendresse (des entrailles) du Christ Jésus. C'est lui, le Christ

Jésus, et non une quelconque sentimentalité qui est la source des relations fraternelles au sein de la communauté chrétienne.

Revenons à notre lettre : on ne sait pas non plus d'où Paul écrit à ses chers Philippiens : il dit qu'il est en prison, mais comme il a été emprisonné plusieurs fois, en particulier à Césarée et à Rome, et peut-être à Éphèse, on ne peut préciser ni le lieu ni la date.

En tout cas, bien qu'en prison, Paul est dans la joie : « Même si mon sang doit être versé en libation dans le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux et m'en réjouis avec vous tous ; de même, vous aussi, soyez joyeux et réjouissez-vous avec moi » (2, 17-18). Et cette joie imprègne toute sa lettre : « Chaque fois que je prie pour vous tous, c'est toujours avec joie. »

Et Paul détaille le contenu de sa prière qui est peut-être bien une leçon pour nous, lorsque nous prions pour ceux que nous aimons : « Dans ma prière, je demande que votre amour vous fasse progresser de plus en plus dans la connaissance vraie et la parfaite clairvoyance qui vous feront discerner ce qui est le plus important. » Vous avez remarqué : l'amour est premier ; c'est lui qui fait progresser dans la connaissance : « Je demande que votre amour vous fasse progresser de plus en plus dans la connaissance vraie » ; et quand Paul parle de connaissance, il l'entend au sens biblique. D'ailleurs, il n'emploie pas le mot habituel en grec (gnôsis), il invente un terme (epignôsis) qui dit une connaissance d'ordre supérieur à celui de l'intelligence. Il emploiera exactement le même mot dans la première lettre à Timothée : « Dieu notre Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1

Tm 2, 4). Et l'on sait bien qu'il faut traduire : « Dieu notre Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés c'est-à-dire parviennent à la connaissance de la vérité. »

Quant à la « clairvoyance » dont parle Paul ici, il faut l'entendre elle aussi au sens biblique : il ne s'agit pas de raisonnement intellectuel, mais des yeux du cœur, on pourrait dire les yeux de la foi. Il y a toute une symbolique du regard qui est développée dans la Bible ; cela commence avec Adam dont les yeux sont faussés par les discours du serpent ; et il y a tous les fils d'Adam qui ont des yeux pour voir et ne voient pas, comme disent les prophètes ; mais il y a aussi les fils d'Abraham qui savent « lever les yeux vers le Seigneur », comme dit un psaume, c'est-à-dire l'aimer, l'adorer, lui faire confiance.

Ainsi, les yeux bien ouverts, les croyants marchent sans trébucher vers le jour du Christ ; ici, comme dans la lettre aux Thessaloniens que nous lisons dimanche dernier, la perspective de Paul, c'est le Jour du Christ. Le chrétien est l'homme de l'attente... Il attend le Jour du Christ, c'est-à-dire le Jour du triomphe de l'Amour. Toute l'histoire humaine et toute histoire personnelle y puisent leur sens.

Dans cette croissance du monde nouveau qui ne sera plus bâti que sur l'amour, nous avons notre rôle à jouer : car l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme ne sont pas en concurrence ! Au contraire il s'agit d'une collaboration. Ce qui revient à dire : nous faisons notre petit possible, Dieu fait le reste.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**proclamez son nom,
annoncez parmi les peuples ses hauts faits !
Redites-le « Sublime est son nom ! »**

- 5 Jouez pour le SEIGNEUR,
car il a fait les prodiges que toute la terre connaît.**
- 6 Jubilez, criez de joie, habitants de Sion,
car il est grand au milieu de toi, le Saint d'Israël !**

Psaume de confiance, psaume d'action de grâce parce que Dieu nous sauve, on pourrait croire que tout était rose...! Mais si vous avez la curiosité de vous reporter au texte dans la Bible, au verset précédent, vous lirez : « Tu diras ce jour-là » ; cela prouve que l'action de grâce n'est pas encore pour aujourd'hui : pour l'instant, on est dans la crainte.

Effectivement, le contexte politique est tout à fait sombre : nous sommes au huitième siècle av- J.C., vers 740-730 : l'empire assyrien (capitale : Ninive) est la puissance montante, son expansion semble irrépressible. Beaucoup de textes de cette époque reflètent la crainte qui pèse sur toute la région... Il est l'Ennemi, le Danger public !... Rappelez-vous le livre de Jonas qui présente Ninive comme la ville impie où se commet tout ce qu'il y a de mal sur la terre.

À cette époque-là, le peuple de Dieu est divisé en deux royaumes (depuis la mort de Salomon vers 930) : deux royaumes minuscules, tout proches l'un de l'autre ; donc ce qui menace l'un menace inévitablement l'autre. Ces deux royaumes qui devraient au moins être frères, à défaut d'être unifiés, mènent des politiques différentes, et parfois même opposées : c'est le cas ici. Le royaume du Nord (capitale : Samarie) tente de résister à la pression assyrienne. Et pour résister, il fait alliance avec le roi de Damas et entreprend le siège de Jérusalem pour contraindre son roi, Achaz, à entrer dans leur coalition. Achaz

est donc dans une véritable tenaille : d'un côté, les deux roitelets voisins, moins puissants, mais très proches, déjà aux portes de Jérusalem, de l'autre, Ninive qui finira peut-être bien par écraser tout le monde.

Achaz, finalement, préfère capituler avant de combattre pour une cause qui lui semble perdue d'avance : il demande de lui-même à être reconnu comme vassal de l'Assyrie. Il achète sa sécurité, mais il y perd sa liberté, évidemment. À vue humaines, son calcul est sage, il a raison !... Oui, mais... le peuple élu de Dieu a-t-il le droit de raisonner « à vues humaines » ? Ses calculs sont guidés par ses craintes, mais un croyant a-t-il le droit de craindre ? Où donc est passée sa foi ? Vous connaissez la phrase superbe au chapitre 7 d'Isaïe : « Le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt sont agités par le vent »... (Is 7, 2). Et c'est là que, mal inspiré par ses doutes et ses craintes, Achaz a commis le geste horrible : il a sacrifié son fils à une divinité parce que, pour ne pas perdre la guerre, il était prêt à tout.

L'attitude d'Isaïe est très ferme « reste calme, ne crains pas » (7,4)... « si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas » (7,9). On croit l'entendre dire « homme de peu de foi »... Et là commence tout un passage de paroles d'espérance, qui occupe les chapitres 7 à 11, c'est-à-dire ce qui précède juste notre chant d'aujourd'hui. Le prophète annonce que les triomphes de l'Assyrie n'auront qu'un temps, et que bientôt on chantera le chant de la liberté. Et donc le cantique qu'il compose est vraiment le chant du soulagement ! « Voici le Dieu qui me sauve : j'ai confiance, je n'ai plus de crainte. » On est frappé par les similitudes entre ce cantique d'Isaïe 12 et le chapitre 15 de l'Exode, c'est-à-dire le chant que Moïse et les fils d'Israël ont

entonné sur le bord de la mer des Joncs, après leur passage miraculeux et leur délivrance de l'Égypte : « Ma force et mon chant, c'est le Seigneur. Il a été pour moi le salut. C'est lui, mon Dieu, je le louerai, le Dieu de mon père, je l'exalterai » (Ex 15, 2).

Il y a là plus que la joie de la libération, il y a une véritable profession de foi. Le livre de l'Exode dit dans les versets précédents : « Le peuple mit sa foi dans le SEIGNEUR et en Moïse son serviteur. Alors, avec les fils d'Israël, Moïse chanta ce cantique au SEIGNEUR... »

Isaïe, cinq cents ans plus tard, reprend la même profession de foi pour soutenir ses contemporains ; et eux, qui savent lire entre les lignes, comprennent le message du prophète : comme Dieu a su vous libérer du Pharaon, et pourtant, à vues humaines, c'était impensable, de la même manière, bientôt, Dieu vous libérera de l'empire assyrien ; car celui-ci, même s'il vous fait très peur, ne pèse pas plus lourd que l'Égypte en face de Dieu !

Moïse avait déjà expérimenté l'extraordinaire présence et proximité du Dieu tout-puissant du Sinaï ; Isaïe revit cette même expérience, mais il la traduit avec ses mots à lui : depuis sa vocation (chap 6), il est très marqué par la Grandeur de Dieu, sa Sainteté. Rappelez-vous le récit de sa vocation : ébloui autant qu'effrayé par la vision grandiose, il a retenu le chant des séraphins : « Saint, Saint, Saint, le SEIGNEUR, le tout-puissant » : ici, il redit cet éblouissement devant la grandeur de Dieu, mais il emploie une expression qui devrait à première vue nous sembler paradoxale : « Il est grand au milieu de toi, le Saint d'Israël » : car Dieu est le Saint, ce qui veut dire le Tout-Autre, l'inaccessible. Eh bien, nous dit Isaïe, en même temps, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quatrième dimanche de l'avent

Première lecture

Michée 5, 1-4

Parole du Seigneur.

- 1 Toi, Bethléem Ephrata,
le plus petit des clans de Juda,
c'est de toi que je ferai sortir
celui qui doit gouverner Israël.
Ses origines remontent aux temps anciens,
à l'aube des siècles.**
- 2 Après un temps de délaissement,
viendra un jour où enfantera
celle qui doit enfanter,
et ceux de ses frères qui resteront
rejoindront les enfants d'Israël.**
- 3 Il se dressera et il sera leur berger
par la puissance du SEIGNEUR,
par la majesté du nom du SEIGNEUR son Dieu.
Ils vivront en sécurité, car désormais sa puissance s'étendra
jusqu'aux extrémités de la terre,**
- 4 et lui-même, il sera la paix !**

Nous avons vu déjà souvent que les prophètes emploient deux types de langage : premier langage, les avertissements pour ceux qui se laissent aller, qui oublient l'Alliance avec Dieu et ses exigences : le prophète est là pour les avertir qu'ils sont en train de fabriquer eux-mêmes leur propre malheur... deuxième langage, les encouragements pour ceux qui essaient de rester fidèles mais qui risquent bien de se décourager à la longue. Et c'est aussi difficile d'écouter les encouragements quand on n'en peut plus que d'accepter les reproches quand ils sont mérités. Le texte que nous avons sous les yeux est bien évidemment de la deuxième veine, celle des encouragements. Où trouve-t-on la preuve qu'on est en période difficile et qu'on est bien près de se décourager ? Quand le prophète écrit « Après un temps de

délaissement », il est évident qu'il fait allusion à la période qu'on est en train de vivre ; très certainement le peuple se sent délaissé par Dieu. Et il en vient à dire : toutes les belles promesses qu'on nous a répétées depuis des siècles, ce n'étaient que de belles paroles. Le roi idéal qu'on nous a promis, il n'est pas encore né ! Il ne verra jamais le jour.

De quelle période historique s'agit-il ? On ne le sait pas trop : le prophète Michée a vécu au huitième siècle dans la région de Jérusalem, à l'époque où l'empire assyrien était très inquiétant ; et les rois de l'époque ne ressemblaient guère au portrait idéal du roi-Messie qu'on attendait ; on pouvait bien se croire délaissés ; ce texte pourrait donc être de Michée. Mais, pour des quantités de raisons, de langue, de style, de vocabulaire, beaucoup pensent que ce texte, dans sa forme actuelle, est très tardif et qu'il aurait été inséré a posteriori dans le livre de Michée.¹ À ce moment-là, les raisons du découragement seraient dans la disparition de la royauté ; depuis l'exil à Babylone, le trône de Jérusalem n'existe plus, David n'a plus de descendant ; on vit presque sans discontinuer sous domination étrangère. C'est bien à ce moment-là, justement, qu'on a éprouvé le plus urgent besoin de se rappeler les promesses concernant le Messie.

Notre prophète (que ce soit Michée ou un autre ne change pas le sens) répond : vous vous croyez délaissés, mais pourtant, soyez bien certains que le projet de Dieu se réalisera. Le Messie naîtra : « Après un temps de délaissement, viendra un jour où enfantera celle qui doit enfanter. » En français, cette phrase pourrait sembler du fatalisme ; mais c'est tout le contraire : « viendra un jour où enfantera celle qui doit enfanter », cela signifie que cela doit arriver, non pas par nécessité, mais c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Évangile

Luc 1, 39-45

- 39 En ces jours-là,
Marie se mit en route rapidement
vers une ville de la montagne de Judée.
- 40 Elle entra dans la maison de Zacharie
et salua Élisabeth.
- 41 Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie,
l'enfant tressaillit en elle.
Alors Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint,
- 42 et s'écria d'une voix forte :
« Tu es bénie entre toutes les femmes,
et le fruit de tes entrailles est béni.
- 43 Comment ai-je ce bonheur
que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ?
- 44 Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation,
l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi.
- 45 Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles
qui lui furent dites de la part du Seigneur. »

Nous sommes encore au tout début de l'évangile de Luc ; il y a eu, d'abord, les deux récits d'Annonciation : à Zacharie pour la naissance de Jean-Baptiste, puis à Marie pour la naissance de Jésus ; et voici ce récit que nous appelons couramment la « Visitation. » Tout ceci a plutôt les apparences d'un récit de famille, mais il ne faut pas s'y tromper : en fait, Luc écrit une œuvre éminemment théologique ; il faut certainement donner tout son poids à la phrase centrale de ce texte : « Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte » ; cela veut dire que c'est l'Esprit Saint en personne qui parle pour annoncer dès le début de l'Évangile ce qui sera la grande nouvelle de l'évangile de Luc tout entier : celui qui vient d'être conçu est le « Seigneur. »

Et quelles sont ces paroles que l'Esprit inspire à Élisabeth ? « Tu es bénie »... « le fruit de tes entrailles est béni » : ce qui veut dire Dieu agit en toi et par toi et Dieu agit en ton fils et par ton fils. Comme toujours l'Esprit Saint est celui qui nous permet de découvrir dans nos vies et celle des autres, tous les autres, la trace de l'œuvre de Dieu.

Luc n'ignore sûrement pas non plus que la phrase d'Élisabeth « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni » reprend au moins partiellement une phrase de l'Ancien Testament. C'est dans le livre de Judith (Jdt 13,18-19) : quand Judith revient de l'expédition dans le camp ennemi, où elle a décapité le général Holopherne, elle est accueillie dans son camp par Ozias qui lui dit : « Tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le Seigneur Dieu. » Marie est donc comparée à Judith : et le rapprochement entre ces deux phrases suggère deux choses : la reprise de la formule « tu es bénie entre toutes les femmes » laisse entendre que Marie est la femme victorieuse qui assure à l'humanité la victoire définitive sur le mal ; quant à la finale (pour Judith « béni est le Seigneur Dieu » et pour Marie « le fruit de tes entrailles est béni »), elle annonce que le fruit des entrailles de Marie est le Seigneur lui-même. Décidément, ce récit de Luc n'est pas seulement anecdotique !

Au passage, on ne peut pas s'empêcher de comparer la force de parole d'Élisabeth au mutisme de Zacharie ! Parce qu'elle est remplie de l'Esprit Saint, Élisabeth a la force de parler ; tandis que, vous vous en souvenez, Zacharie ne savait plus parler après le passage de l'ange parce qu'il avait douté des paroles qui lui annonçaient la naissance de Jean-Baptiste.

Quant au futur Jean-Baptiste, lui aussi, il manifeste sa joie : Élisabeth nous dit qu'il « tressaille d'allégresse » dans le sein de sa mère dès qu'il entend la voix de Marie. Il faut dire que lui aussi est rempli de l'Esprit Saint : rappelez-vous les paroles de l'ange à Zacharie : « Sois sans crainte, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean. Tu en auras joie et allégresse et beaucoup se réjouiront de sa naissance... il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère. »

Je reviens aux paroles d'Élisabeth : « Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? » Elle aussi nous renvoie à un épisode de l'Ancien Testament : l'arrivée de l'arche d'Alliance à Jérusalem (2 S 6, 2-11) ; lorsque David se fut installé comme roi à Jérusalem, lorsqu'il eut un palais digne du roi d'Israël, il envisagea de faire monter l'Arche d'Alliance dans cette nouvelle capitale. Mais il était partagé entre la ferveur et la crainte ; il y eut donc une première étape dans l'enthousiasme et la joie : « David réunit toute l'élite d'Israël, trente mille hommes. David se mit en route et partit, lui et tout le peuple qui était avec lui... pour faire monter l'arche de Dieu... On chargea l'arche de Dieu sur un chariot neuf... David et toute la maison d'Israël s'ébattaient devant le SEIGNEUR au son de tous les instruments... des cithares, des harpes, des tambourins, des sistres et des cymbales.... » Mais là se produisit un incident qui rappela à David qu'on ne met pas impunément la main sur Dieu : un homme qui avait mis la main sur l'arche sans y être habilité mourut aussitôt.

Alors, chez David la crainte l'emporta et il dit « comment l'Arche du SEIGNEUR pourrait-elle venir chez moi ? » Du coup le voyage s'arrêta là : David crut plus prudent de renoncer à son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'intention des membres de la communauté, vieux et jeunes, hommes et femmes, maîtres et esclaves. Les responsables ne sont pas oubliés et si Paul insiste sur l'irréprochabilité qu'on doit exiger d'eux, il faut croire que cela n'allait pas de soi ! « Il faut que l'évêque soit irréprochable en sa qualité d'intendant de Dieu : ni arrogant, ni buveur, ni batailleur, ni avide de gains honteux. Il doit être hospitalier, ami du bien, pondéré, juste, saint, maître de soi, fermement attaché à la Parole... » Une telle avalanche de conseils donne une idée des progrès qui restaient à faire : en général un bon pédagogue ne se hasarde pas à donner des conseils superflus...

Ce qui est très intéressant pour nous, c'est l'articulation entre tous ces conseils d'ordre moral et le passage qui nous intéresse aujourd'hui et qui est au contraire un exposé théologique sur le mystère de la foi ; mais justement, pour Paul, l'un découle de l'autre ; c'est notre Baptême qui fait de nous des hommes nouveaux. Paul vient de donner toute sa série de conseils et il les justifie par la seule raison que « la grâce de Dieu s'est manifestée », comme il dit. D'ailleurs, pour qui a la curiosité d'aller vérifier dans sa Bible, on s'aperçoit que la lecture du Missel omet un mot très important. Dans la Bible, notre texte commence en réalité par le mot « *car.* » Ce qui donne : (Comportez-vous bien) « Car la grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. »

Cela veut dire que la morale chrétienne s'enracine dans l'événement qui est la charnière de l'histoire du monde : la naissance du Christ. Quand Paul dit « la grâce de Dieu s'est manifestée », il faut traduire « Dieu s'est fait homme. » Et désormais, c'est notre manière d'être hommes qui est transformée : « Par le bain du Baptême, il nous a fait renaître et

nous a renouvelés dans l'Esprit Saint » (3, 5). Désormais la face du monde est changée, et donc aussi notre comportement. Encore faut-il nous prêter à cette transformation. Et le monde attend de nous ce témoignage. Il ne s'agit pas de mérites à acquérir (« Il l'a fait dans sa miséricorde, et non pas à cause d'actes méritoires que nous aurions accomplis par nous-mêmes. »), mais de témoignage à porter. Le mystère de l'Incarnation va jusque-là. Dieu veut le salut de toute l'humanité, pas seulement le nôtre ! « La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. » Mais il attend notre collaboration pour cela.

C'est donc la transformation de l'humanité tout entière qui est au programme, si l'on peut dire ; car le projet de Dieu, prévu de toute éternité, c'est de nous réunir tous autour de Jésus-Christ. Tellement serrés autour de lui que nous ne ferons qu'un avec lui. Réunir, c'est-à-dire surmonter nos divisions, nos rivalités, nos haines, pour faire de nous un seul homme ! Il y a encore du chemin à faire, c'est vrai ; tellement de chemin que les incroyants disent que « c'est une utopie » ; mais les croyants affirment « puisque c'est une promesse de Dieu, c'est une certitude ! » Paul dit bien : « Nous attendons le bonheur que nous espérons avoir quand se manifestera la gloire de Jésus-Christ, notre grand Dieu et notre Sauveur. » « Nous attendons », cela veut dire « c'est certain, tôt ou tard, cela viendra. »

Au passage, nous reconnaissons là une phrase que le prêtre prononce à chaque Eucharistie, après le Notre Père : « Nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de Jésus-Christ notre Sauveur. » Comme bien souvent, ce *et* signifie « c'est-à-dire. » Il faut entendre « Nous espérons le bonheur que tu promets *qui est* l'avènement de Jésus-Christ notre Sauveur. »

Ce n'est pas une manière de nous voiler la face sur les lenteurs de cette transformation du monde, c'est un acte de foi : nous osons affirmer que l'amour du Christ aura le dernier mot.

Cette certitude, cette attente sont le moteur de toute liturgie : au cours de la célébration, les chrétiens ne sont pas des gens tournés vers le passé mais déjà un seul homme debout tourné vers l'avenir. Quand viendra la fin du monde, le journaliste de service écrira : « Et ils se levèrent comme un seul homme. Et cet homme avait pour nom Jésus-Christ. »

Évangile

Luc 2, 1-14

- 1 En ces jours-là,
parut un édit de l'empereur Auguste,
ordonnant de recenser toute la terre.
- 2 – Ce premier recensement eut lieu
lorsque Quirinius était gouverneur de Syrie.
- 3 Et chacun allait se faire inscrire dans sa ville d'origine.
- 4 Joseph, lui aussi, quitta la ville de Nazareth en Galilée,
pour monter en Judée, à la ville de David appelée Bethléem,
car il était de la maison et de la descendance de David.
- 5 Il venait se faire inscrire avec Marie, son épouse,
qui était enceinte.
- 6 Or, pendant qu'ils étaient là,
arrivèrent les jours où elle devait enfanter.
- 7 Elle mit au monde son fils premier-né ;
elle l'emballotta et le coucha dans une mangeoire,
car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune.
- 8 Dans les environs se trouvaient des bergers
qui passaient la nuit dans les champs
pour garder leurs troupeaux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trompette et cor.

Complément

Devant la Crèche, on ne peut pas s'empêcher de penser que, pour l'instant la force divine du bras de Dieu qui libère son peuple repose dans deux petites mains d'enfant.

Deuxième lecture

Hébreux 1, 1-6

- 1 **Souvent, dans le passé,
Dieu a parlé à nos pères par les prophètes
sous des formes fragmentaires et variées ;**
- 2 **mais, dans les derniers temps,
dans ces jours où nous sommes,
il nous a parlé par ce Fils
qu'il a établi héritier de toutes choses
et par qui il a créé les mondes.**
- 3 **Reflet resplendissant de la gloire du Père,
expression parfaite de son être,
ce Fils qui porte toutes choses par sa parole puissante,
après avoir accompli la purification des péchés,
s'est assis à la droite de la Majesté divine
au plus haut des cieux ;**
- 4 **et il est placé bien au-dessus des anges,
car il possède par héritage un nom bien plus grand que les leurs.**
- 5 **En effet, Dieu n'a jamais dit à un ange :
« Tu es mon Fils,
aujourd'hui je t'ai engendré. »
Ou bien encore :
« Je serai pour lui un père,
il sera pour moi un fils. »**
- 6 **Au contraire, au moment d'introduire le Premier-né**

dans le monde à venir,

il dit :

« Que tous les anges de Dieu se prosternent devant lui. »

« Dieu a parlé à nos pères par les prophètes » ; à travers cette phrase on devine que les destinataires de la lettre aux Hébreux sont des Juifs devenus chrétiens. L'une des caractéristiques d'Israël, c'est bien cette conviction que Dieu s'est révélé progressivement à ce peuple qu'il a choisi. Parce que Dieu n'est pas à la portée de l'homme, il faut bien qu'il se révèle lui-même. Vous connaissez la fameuse phrase de Paul dans la lettre aux Éphésiens : « Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté... » Sous-entendu, nous ne l'aurions pas trouvé tout seuls. Et cette révélation ne pouvait être que progressive, tout comme l'éducation d'un enfant ne se fait pas en un jour. Au contraire, les parents disent à leur enfant progressivement, au fur et à mesure du développement de son intelligence, ce dont il a besoin pour comprendre le monde et la société dans laquelle il vit. C'est exactement comme cela que Moïse explique la pédagogie de Dieu dans le livre du Deutéronome : « Tu reconnais à la réflexion que ton Dieu faisait ton éducation comme un homme fait celle de son fils » (Dt 8, 5).

Pour cette éducation progressive de son peuple, Dieu a suscité, à chaque époque, des prophètes qui parlaient de sa part, dans des termes qui correspondaient à la mentalité de l'époque. On disait qu'ils étaient la « bouche de Dieu. » Comme dit l'une des phrases de notre liturgie : « Tu les as formés par les prophètes dans l'espérance du salut » (Prière Eucharistique N° IV). Parce que Dieu utilise avec son peuple cette pédagogie très progressive, il lui parle « sous des formes fragmentaires et variées », comme dit l'auteur de la lettre.

Quand l'auteur de la lettre aux Hébreux prend la plume, ce salut est arrivé : c'est pour cela qu'il coupe l'histoire de l'humanité en deux périodes : avant Jésus-Christ et depuis Jésus-Christ. Avant Jésus-Christ, c'est ce qu'il appelle le passé ; depuis Jésus-Christ, c'est ce qu'il appelle « les derniers temps où nous sommes », c'est le temps de l'accomplissement. En Jésus-Christ, le monde nouveau est déjà inauguré. Le Christ est en lui-même l'accomplissement du projet de Dieu, du « dessein bienveillant. »

Après l'éblouissement et la stupeur de la résurrection du Christ, la conviction des premiers chrétiens s'est forgée peu à peu : oui, Jésus de Nazareth est bien le Messie que le peuple juif attendait, mais il est bien différent de l'idée qu'on s'en était faite à l'avance. L'ensemble du Nouveau Testament médite cette découverte étonnante. Certains attendaient un Messie-roi, d'autres, un Messie-prophète, d'autres, un Messie-prêtre. L'auteur de la lettre aux Hébreux, dans le passage d'aujourd'hui, nous dit : Eh bien, mes frères, Jésus est bien tout cela.

Je vous propose donc une remarque sur chacun de ces trois points : Jésus est le Messie-prophète qu'on attendait, il est le Messie-prêtre, il est le Messie-Roi.

Pour commencer, Il est le Messie – prophète : l'auteur nous dit : « Dieu nous a parlé par ce Fils » : Jésus est bien le prophète par excellence ; si les prophètes de l'Ancien Testament étaient la « bouche de Dieu », lui, il est la Parole même de Dieu, la Parole créatrice « par qui Dieu a créé les mondes » (v. 2). Mieux encore, il est le « reflet resplendissant de la gloire du Père » (v. 3) 1 ; il dira lui-même « qui m'a vu, a vu le Père » (il est l'expression parfaite de l'être de Dieu).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

découvrir la merveille de l'expérience de la foi : c'est seulement quand nous acceptons de reconnaître que nos seules forces n'y suffiront pas qu'une autre force peut s'emparer de nous et nous donner de poursuivre la route jusqu'au bout. Mais pour cela, il faut que le pèlerin à bout de souffle se reconnaisse aussi fragile, aussi démuné qu'un oiseau. Alors des ailes nouvelles lui poussent : « L'oiseau lui-même s'est trouvé une maison, et l'hirondelle un nid : tes autels, v de l'univers, mon Roi et mon Dieu ! »

Au cœur de nos vies, qui sont à leur manière un pèlerinage vers la Jérusalem céleste, nous faisons bien souvent cette expérience ; que de fois nous voudrions tout abandonner de nos petits efforts qui suffisent à nous décourager ; mais alors il suffit d'appeler au secours, de reconnaître notre impuissance et d'autres forces nous sont données, qui ne sont pas les nôtres, nous le savons bien. « Heureux les hommes dont tu es la force : des chemins s'ouvrent dans leur cœur ! »

Le pèlerin ne peut pas s'empêcher d'envier ceux qui sont déjà arrivés ! À commencer par les oiseaux ; des quantités d'oiseaux nichent effectivement sur l'esplanade du temple : quelle chance ont-ils, se dit le pèlerin ! Eux, ils sont arrivés ! Et ils n'auront pas à repartir, à affronter de nouveau la fatigue du chemin, mais surtout les difficultés du retour à la vie ordinaire : quand la merveilleuse expérience spirituelle qu'on vient de vivre se heurtera à la reprise du quotidien et à l'impossibilité de communiquer avec ceux qui sont restés sur place, dans tous les sens du terme. Et on vient à rêver de ne jamais repartir : « Heureux les habitants de ta maison : ils pourront te chanter encore ! » Il s'agit d'abord des lévites, dont la vie tout entière est consacrée au service du Temple de Jérusalem. Mais, avant même

la construction du Temple, nous l'avons vu avec la première lecture, il existait des sanctuaires et les prêtres avaient ce privilège d'y demeurer : c'était le cas du prêtre Éli, et aussi de Samuel.

Plus largement, les « habitants de la maison de Dieu », ce sont les membres du peuple élu : la reconnaissance émerveillée pour ce choix gratuit de Dieu en faveur de son peuple habite toute démarche de pèlerinage. On sait aussi qu'en définitive, lorsque viendra le Messie, ce sont tous les hommes qui sont appelés à être les habitants de la maison de Dieu ; cette résonance messianique est présente ici aussi : la phrase « regarde le visage de ton messie » concerne peut-être le prêtre en exercice ; parce que le mot messie veut d'abord dire « oint, consacré. » Et en arrivant au Temple on commence par prier pour ceux qui nous y accueillent ; mais très certainement aussi on rêve déjà de la dernière montée à Jérusalem, celle qu'ont annoncée les prophètes, celle qui verra l'humanité tout entière rassemblée dans la joie sur la montagne sainte, autour du Messie.

Dans les versets qui sont lus ce dimanche transparissent plutôt la fatigue et la prière du pèlerin. Dans d'autres versets, se dit plus l'amour du Temple, l'amour de Jérusalem. Et aussi la joie profonde, la confiance qui habitent le croyant. À deux reprises, Dieu est appelé notre « bouclier », celui qui nous protège. Et l'on peut noter au passage deux « béatitudes » : « Heureux les habitants de ta maison : ils pourront te chanter encore !... Heureux les hommes dont tu es la force : des chemins s'ouvrent dans leur cœur ! » Le dernier verset est également une béatitude : « SEIGNEUR, Dieu de l'univers, heureux qui espère en toi », et un autre verset affirme : « Jamais il (Dieu) ne refuse

le bonheur à ceux qui vont sans reproche. » C'est la chance des pauvres et des humbles, des fatigués (le mot hébreu « anawim » veut dire « les dos courbés ») de découvrir la seule chose qui compte : à savoir que notre seul vrai bonheur est en Dieu.

Jésus le redira à sa manière dans ce que nous appelons « L'hymne de jubilation » (Mt 11, 25) : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange ; ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. »

Maintenant que nous avons le cœur habillé, (comme disait Saint Exupéry) nous pouvons relire ce psaume en entier :

**De quel amour sont aimées tes demeures,
SEIGNEUR, Dieu de l'univers !
Mon âme s'épuise à désirer
les parvis du SEIGNEUR ;
mon cœur et ma chair sont un cri
vers le Dieu vivant !
L'oiseau lui-même s'est trouvé une maison,
et l'hirondelle un nid pour abriter sa couvée :
tes autels, Seigneur de l'univers,
mon Roi et mon Dieu !
Heureux les habitants de ta maison :
ils pourront te chanter encore !
Heureux les hommes dont tu es la force :
des chemins s'ouvrent dans leur cœur !
Quand ils traversent la vallée de la soif,
ils la changent en source ;
de quelles bénédictions la revêtent
les pluies de printemps !
Ils vont de hauteur en hauteur,
ils se présentent devant Dieu à Sion.
SEIGNEUR, Dieu de l'univers, entends ma prière ;
écoute, Dieu de Jacob.
Dieu, vois, notre bouclier,
regarde le visage de ton messie.
oui, un jour dans tes parvis
en vaut plus que mille.
J'ai choisi de me tenir sur le seuil**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand Dieu révèle son nom à son peuple, il se rend accessible à sa prière. Réciproquement, l'invocation du nom de Dieu constitue normalement un gage de bénédiction. Par voie de conséquence, les atteintes portées au peuple ou au temple de Dieu constituent un blasphème contre son nom, une insulte personnelle. Du coup, nous comprenons mieux la phrase de Jésus : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Sur toutes les personnes que nous rencontrerons cette année, nous pourrions nous dire que Dieu a posé son nom ! Voilà qui nous incitera à les regarder d'un œil neuf !

Revenons sur la formule de bénédiction proprement dite. Je vous propose quatre remarques :

Première remarque : la formule des prêtres est au singulier : « Que le SEIGNEUR te bénisse » et non pas : « Que le SEIGNEUR vous bénisse » ; mais, en réalité, il s'agit bien d'Israël tout entier : c'est un singulier collectif. Et, plus tard, le peuple d'Israël a bien compris que cette protection de Dieu ne lui est pas réservée, qu'elle est offerte à l'humanité tout entière.

Deuxième remarque : « Que le SEIGNEUR te bénisse » (v. 24) est au subjonctif ; curieuse formule quand on y réfléchit : est-ce que le Seigneur pourrait ne pas nous bénir ? « Que le SEIGNEUR fasse briller sur toi son visage... Que le SEIGNEUR se penche vers toi... » De la même manière : « c'est ainsi que sera prononcé mon nom sur les fils d'Israël, et moi, je les bénirai » (v. 27). On a envie de demander : sinon il ne les bénirait pas ? Lui qui « fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants », c'est-à-dire sur tous les hommes, Lui qui nous dit d'aimer même nos ennemis... ? Bien sûr, nous connaissons la réponse : nous

savons bien que Dieu nous bénit sans cesse, que Dieu nous accompagne, qu'il est avec nous en toutes circonstances.

Et pourtant ce subjonctif, comme tous les subjonctifs exprime un souhait : mais c'est de nous qu'il s'agit : Dieu nous bénit sans cesse, mais nous sommes libres de ne pas accueillir sa bénédiction... comme le soleil brille en permanence même quand nous recherchons l'ombre... nous sommes libres de rechercher l'ombre... de la même manière, nous sommes libres d'échapper à cette action bienfaisante de Dieu... Celui ou celle qui se met à l'abri du soleil, perd toute chance de bronzer... ce ne sera pas la faute du soleil !

Alors, la formule « que Dieu vous bénisse » est le souhait que nous nous mettions sous la bénédiction de Dieu... On pourrait dire : Dieu nous propose sa bénédiction (sous-entendu : libre à nous de nous laisser faire ou pas). Ce subjonctif, justement, est là pour manifester notre liberté.

Troisième remarque, en forme de question : En quoi consiste la « bénédiction » de Dieu ? Que se passe-t-il pour nous ? Bénir est un mot latin : « bene dicere », « dire du bien »... Dieu dit du bien de nous. Ne nous étonnons pas que Dieu « dise du bien » de nous ! Puisqu'il nous aime... Il pense du bien de nous, il dit du bien de nous... Il ne voit en nous que ce qui est bien. Or la Parole de Dieu est acte : « Il dit et cela fut » (Gn 1). Donc quand Dieu dit du bien de nous, sa Parole agit en nous, elle nous transforme, elle nous fait du bien. Quand nous demandons la bénédiction de Dieu, nous nous offrons à son action transformante.

Quatrième remarque : ce n'est pas pour autant un coup de

baguette magique ! Être « béni », c'est être dans la grâce de Dieu, vivre en harmonie avec Dieu, vivre dans l'Alliance. Cela ne nous épargnera pas pour autant les difficultés, les épreuves comme tout le monde ! Mais celui qui vit dans la bénédiction de Dieu, traversera les épreuves en « tenant la main de Dieu. » « Béni tu le seras, plus qu'aucun autre peuple » promettait Moïse au peuple d'Israël (Dt 7, 14). Le peuple d'Israël est béni, cela ne l'a pas empêché de traverser des périodes terribles, mais au sein de ses épreuves le croyant sait que Dieu l'accompagne.

En cette fête de Marie, mère de Dieu, tout ceci prend un sens particulier. Lorsque l'ange Gabriel envoyé à Marie pour lui annoncer la naissance de Jésus l'a saluée, il lui a dit « Je te salue, pleine de grâce », c'est-à-dire comblée de la grâce de Dieu ; elle est par excellence celle sur qui le nom de Dieu a été prononcé, celle qui reste sous cette très douce protection : « Tu es bénie entre toutes les femmes... »

Note

1 – Malheureusement, le texte français ne nous délivre pas toute la richesse de la formule originelle en hébreu ; cela pour deux raisons. Tout d'abord, le nom de Dieu, YHVH transcrit ici par « le SEIGNEUR », est celui que Dieu a révélé lui-même à Moïse. À lui tout seul, il est une promesse de présence protectrice, celle-là même qui a accompagné les fils d'Israël depuis leur sortie d'Égypte. Ensuite, la traduction des verbes hébreux par un subjonctif en français est un indéniable appauvrissement. Il faudrait pouvoir dire « Le SEIGNEUR te bénit et te garde depuis toujours, il te bénit et te garde en ce moment, et il te bénira et te gardera à jamais. » Telle est bien notre foi !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fête de l'Épiphanie

Première lecture

Isaïe 60, 1-6

- 1 **Debout, Jérusalem !
Resplendis :
elle est venue ta lumière,
et la gloire du SEIGNEUR s'est levée sur toi.**
- 2 **Regarde : l'obscurité recouvre la terre,
les ténèbres couvrent les peuples ;
mais sur toi se lève le SEIGNEUR,
et sa gloire brille sur toi.**
- 3 **Les nations marcheront vers ta lumière,
et les rois, vers la clarté de ton aurore.**
- 4 **Lève les yeux, regarde autour de toi :
tous, ils se rassemblent, ils arrivent ;
tes fils reviennent de loin,
et tes filles sont portées sur les bras.**
- 5 **Alors tu verras, tu seras radieuse,
ton cœur frémira et se dilatera.
Les trésors d'au-delà des mers afflueront vers toi
avec les richesses des nations.**
- 6 **Des foules de chameaux t'envahiront,
des dromadaires de Madiane et d'Epha.
Tous les gens de Saba viendront,
apportant l'or et l'encens
et proclamant les louanges du SEIGNEUR.**

Vous avez remarqué toutes les expressions de lumière, tout au long de ce passage : « Resplendis, elle est venue ta lumière... la gloire (le rayonnement) du SEIGNEUR s'est levée sur toi (comme le soleil se lève). sur toi se lève le SEIGNEUR, sa gloire brille sur toi... ta lumière, la clarté de ton aurore... tu seras radieuse. »

On peut en déduire tout de suite que l'humeur générale était plutôt sombre ! Je ne dis pas que les prophètes cultivent le paradoxe ! Non ! Ils cultivent l'espérance.

Alors, pourquoi l'humeur générale était-elle sombre, pour commencer. Ensuite, quel argument le prophète avance-t-il pour inviter son peuple à l'espérance ?

Pour ce qui est de l'humeur, je vous rappelle le contexte : ce texte fait partie des derniers chapitres du livre d'Isaïe ; nous sommes dans les années 525-520 av- J.C., c'est-à-dire une quinzaine ou une vingtaine d'années après le retour de l'exil à Babylone. Les déportés sont rentrés au pays, et on a cru que le bonheur allait s'installer. En réalité, ce fameux retour tant espéré n'a pas répondu à toutes les attentes.

D'abord, il y avait ceux qui étaient restés au pays et qui avaient vécu la période de guerre et d'occupation. Ensuite, il y avait ceux qui revenaient d'Exil et qui comptaient retrouver leur place et leurs biens. Or si l'Exil a duré 50 ans, cela veut dire que ceux qui sont partis sont morts là-bas... et ceux qui revenaient étaient leurs enfants ou leurs petits-enfants... Cela ne devait pas simplifier les retrouvailles. D'autant plus que ceux qui rentraient ne pouvaient certainement pas prétendre récupérer l'héritage de leurs parents : les biens des absents, des exilés ont été occupés, c'est inévitable, puisque, encore une fois, l'Exil a duré 50 ans !

Enfin, il y avait tous les étrangers qui s'étaient installés dans la ville de Jérusalem et dans tout le pays à la faveur de ce bouleversement et qui y avaient introduit d'autres coutumes, d'autres religions...

Tout ce monde n'était pas fait pour vivre ensemble...

La pomme de discorde, ce fut la reconstruction du Temple : car, dès le retour de l'exil, autorisé en 538 par le roi Cyrus, les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui sera le berger d'Israël mon peuple. »

- 7 Alors Hérode convoqua les mages en secret pour leur faire préciser à quelle date l'étoile était apparue ;**
- 8 Puis il les envoya à Bethléem, en leur disant :
« Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant.
Et quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que j'aie, moi aussi, me prosterner devant lui. »**
- 9 Sur ces paroles du roi, ils partirent.
Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue se lever les précédait ;
elle vint s'arrêter au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant.**
- 10 Quand ils virent l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie.**
- 11 En entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ;
et, tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui.
Ils ouvrirent leur coffrets,
et lui offrirent leurs présents :
de l'or, de l'encens et de la myrrhe.**
- 12 Mais ensuite, avertis en songe de ne pas retourner chez Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin.**

On sait à quel point l'attente du Messie était vive au temps de Jésus. Tout le monde en parlait, tout le monde priait Dieu de hâter sa venue. La majorité des Juifs pensait que ce serait un roi : ce serait un descendant de David, il régnerait sur le trône de Jérusalem, il chasserait les Romains, et il établirait définitivement la paix, la justice et la fraternité en Israël ; et les plus optimistes allaient même jusqu'à dire que tout ce bonheur s'installerait dans le monde entier.

Dans ce sens, on citait plusieurs prophéties convergentes de l'Ancien Testament : d'abord celle de Balaam dans le Livre des Nombres. Je vous la rappelle : au moment où les tribus d'Israël s'approchaient de la terre promise sous la conduite de Moïse, et traversaient les plaines de Moab (aujourd'hui en Jordanie), le roi de Moab, Balaq, avait convoqué Balaam pour qu'il maudisse

ces importuns ; mais, au lieu de maudire, Balaam, inspiré par Dieu avait prononcé des prophéties de bonheur et de gloire pour Israël ; et, en particulier, il avait osé dire : « Je le vois, je l'observe, de Jacob monte une étoile, d'Israël jaillit un sceptre... » (Nb 24, 17). Le roi de Moab avait été furieux, bien sûr, car, sur l'instant, il y avait entendu l'annonce de sa future défaite face à Israël ; mais en Israël, dans les siècles suivants, on se répétait soigneusement cette belle promesse ; et peu à peu on en était venu à penser que le règne du Messie serait signalé par l'apparition d'une étoile. C'est pour cela que le roi Hérode, consulté par les mages au sujet d'une étoile, prend l'affaire très au sérieux.

Autre prophétie concernant le Messie : celle de Michée : « Toi, Bethléem, trop petite pour compter parmi les clans de Juda, c'est de toi que sortira le Messie » ; prophétie tout à fait dans la ligne de la promesse faite par Dieu à David : que sa dynastie ne s'éteindrait pas et qu'elle apporterait au pays le bonheur attendu.

Les mages n'en savent pas tant : ce sont des astrologues et ils ne partagent certainement pas la foi et l'espérance d'Israël. Ils se sont mis en marche tout simplement parce qu'une nouvelle étoile s'est levée ; et, spontanément, en arrivant à Jérusalem, ils vont se renseigner auprès des autorités. Et c'est là, peut-être, la première surprise de ce récit de Matthieu : il y a d'un côté, les mages qui n'ont pas d'idées préconçues ; il sont à la recherche du Messie et ils finiront par le trouver. De l'autre, il y a ceux qui savent, qui peuvent citer les Écritures sans faute, mais qui ne bougeront pas le petit doigt ; ils ne feront même pas le déplacement de Jérusalem à Bethléem. Évidemment, ils ne rencontreront pas l'enfant de la crèche.

Quant à Hérode, c'est une autre histoire. Mettons-nous à sa place : il est le roi des Juifs, reconnu comme roi par le pouvoir romain, et lui seul... Il est assez fier de son titre et féroce jaloux de tout ce qui peut lui faire de l'ombre... Il a fait assassiner plusieurs membres de sa famille, y compris ses propres fils, il ne faut pas l'oublier. Car dès que quelqu'un devient un petit peu populaire... Hérode le fait tuer par jalousie. Et voilà qu'on lui rapporte une rumeur qui court dans la ville : des astrologues étrangers ont fait un long voyage jusqu'ici et il paraît qu'ils disent : « Nous avons vu se lever une étoile tout à fait exceptionnelle, nous savons qu'elle annonce la naissance d'un enfant-roi... tout aussi exceptionnel... Le vrai roi des juifs vient sûrement de naître » !... On imagine un peu la fureur, l'extrême angoisse d'Hérode !

Donc, quand Saint Matthieu nous dit : « Hérode fut pris d'inquiétude et tout Jérusalem avec lui », c'est certainement une manière bien douce de dire les choses ! Évidemment, Hérode ne va pas montrer sa rage, il faut savoir manoeuvrer : il a tout avantage à extorquer quelques renseignements sur cet enfant, ce rival potentiel... Alors il se renseigne :

D'abord sur le lieu : Matthieu nous dit qu'il a convoqué les chefs des prêtres et les scribes et qu'il leur a demandé où devait naître le Messie ; et c'est là qu'intervient la prophétie de Michée : le Messie naîtra à Bethléem.

Ensuite, Hérode se renseigne sur l'âge de l'enfant car il a déjà son idée derrière la tête pour s'en débarrasser ; il convoque les mages pour leur demander à quelle date au juste l'étoile est apparue. On ne connaît pas la réponse mais la suite nous la fait deviner : puisque, en prenant une grande marge, Hérode fera

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la fin du chapitre 2 (le début du chapitre 3 est en outre proposé à Noël pour la Messe de l'Aurore et l'ensemble de ces deux textes pour la Fête du Baptême du Seigneur, année C). Tout ce qui précède et ce qui suit cet ensemble consiste en recommandations extrêmement concrètes à l'intention des membres de la communauté, vieux et jeunes, hommes et femmes, maîtres et esclaves. Les responsables ne sont pas oubliés et si Paul insiste sur l'irréprochabilité qu'on doit exiger d'eux, il faut croire que cela n'allait pas de soi ! « Il faut que l'évêque soit irréprochable en sa qualité d'intendant de Dieu : ni arrogant, ni buveur, ni batailleur, ni avide de gains honteux. Il doit être hospitalier, ami du bien, pondéré, juste, saint, maître de soi, fermement attaché à la Parole... » Une telle avalanche de conseils donne une idée des progrès qui restaient à faire : en général un bon pédagogue ne se hasarde pas à donner des conseils superflus...

Ce qui est très intéressant pour nous, c'est l'articulation entre tous ces conseils d'ordre moral et le passage qui nous intéresse aujourd'hui et qui est au contraire un exposé théologique sur le mystère de la foi ; mais justement, pour Paul, l'un découle de l'autre ; c'est notre Baptême qui fait de nous des hommes nouveaux. Paul vient de donner toute sa série de conseils et il les justifie par la seule raison que « la grâce de Dieu s'est manifestée », comme il dit. D'ailleurs, pour qui a la curiosité d'aller vérifier dans sa Bible, on s'aperçoit que la lecture du Missel omet un mot très important. Dans la Bible, notre texte commence en réalité par le mot « *car*. » Ce qui donne : (Comportez-vous bien) « Car la grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. »

Cela veut dire que la morale chrétienne s'enracine dans

l'événement qui est la charnière de l'histoire du monde : la naissance du Christ. Quand Paul dit « la grâce de Dieu s'est manifestée », il faut traduire « Dieu s'est fait homme. » Et désormais, c'est notre manière d'être hommes qui est transformée : « Par le bain du Baptême, il nous a fait renaître et nous a renouvelés dans l'Esprit Saint » (3, 5). Désormais la face du monde est changée, et donc aussi notre comportement. Encore faut-il nous prêter à cette transformation. Et le monde attend de nous ce témoignage. Il ne s'agit pas de mérites à acquérir (« Il l'a fait dans sa miséricorde, et non pas à cause d'actes méritoires que nous aurions accomplis par nous-mêmes. »), mais de témoignage à porter. Le mystère de l'Incarnation va jusque-là. Dieu veut le salut de toute l'humanité, pas seulement le nôtre ! « La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. » Mais il attend notre collaboration pour cela.

C'est donc la transformation de l'humanité tout entière qui est au programme, si l'on peut dire ; car le projet de Dieu, prévu de toute éternité, c'est de nous réunir tous autour de Jésus-Christ. Tellement serrés autour de lui que nous ne ferons qu'un avec lui. Réunir, c'est-à-dire surmonter nos divisions, nos rivalités, nos haines, pour faire de nous un seul homme ! Il y a encore du chemin à faire, c'est vrai ; tellement de chemin que les incroyants disent que « c'est une utopie » ; mais les croyants affirment « puisque c'est une promesse de Dieu, c'est une certitude ! » Paul dit bien : « Nous attendons le bonheur que nous espérons avoir quand se manifestera la gloire de Jésus-Christ, notre grand Dieu et notre Sauveur. » « Nous attendons », cela veut dire « c'est certain, tôt ou tard, cela viendra. »

Au passage, nous reconnaissons là une phrase que le prêtre

prononce à chaque Eucharistie, après le Notre Père : « Nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de Jésus-Christ notre Sauveur. » Comme bien souvent, ce *et* signifie « c'est-à-dire. » Il faut entendre « Nous espérons le bonheur que tu promets *qui est* l'avènement de Jésus-Christ notre Sauveur. » Ce n'est pas une manière de nous voiler la face sur les lenteurs de cette transformation du monde, c'est un acte de foi : nous osons affirmer que l'amour du Christ aura le dernier mot.

Cette certitude, cette attente sont le moteur de toute liturgie : au cours de la célébration, les chrétiens ne sont pas des gens tournés vers le passé mais déjà un seul homme debout tourné vers l'avenir. Quand viendra la fin du monde, le journaliste de service écrira : « Et ils se levèrent comme un seul homme. Et cet homme avait pour nom Jésus-Christ. »

Note

1 – À propos de la naissance d'une communauté chrétienne en Crète, certains exégètes formulent une autre hypothèse : d'après les Actes des Apôtres, le bateau qui transportait Paul prisonnier en attente d'un jugement à Rome a fait escale dans un endroit appelé « Beaux Ports » au sud de l'île. Mais Luc ne parle pas de la naissance d'une communauté à cette occasion, et Tite ne faisait pas partie du voyage. On sait qu'après de nombreuses péripéties, ce voyage s'est terminé comme prévu à Rome où Paul a été emprisonné pendant deux ans dans des conditions très libérales : on pourrait parler plutôt de « résidence surveillée. » On suppose que cette captivité romaine s'est soldée par une remise en liberté. Paul aurait alors entrepris un quatrième voyage missionnaire, et c'est au cours de ce dernier voyage qu'il aurait évangélisé la Crète.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voudras. » Dieu n'ignorait pas non plus que Salomon ne devait son trône qu'à la suppression de ses rivaux ; et pourtant, il écoute sa prière à Gabaon et l'exauce bien au-delà de ce que le jeune roi avait osé lui demander (1 R 3). Mieux encore, le Nom même de Dieu, le « Miséricordieux » veut bien dire qu'il nous aime d'autant plus que nous sommes misérables.

Dieu n'est donc pas en querelle avec l'homme ; mais pourtant Paul parle de réconciliation, car depuis que le monde est monde (Paul dit « depuis Adam », c'est la même chose), l'homme fait des procès à Dieu. Le génie du texte de la Genèse (Gn 2-3) est d'attribuer au serpent la paternité de la phrase accusatrice contre Dieu : « Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance de ce qui rend heureux ou malheureux. » Autrement dit, Dieu est jaloux des hommes et ne leur veut pas du bien. Ce qui est sous-entendu par l'auteur de la Genèse, c'est que ce soupçon n'est pas naturel à l'homme (puisque c'est la voix du serpent), on peut donc l'en guérir. C'est bien ce que Paul dit ici : « C'est Dieu lui-même qui vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu. »

Et qu'a fait Dieu pour ôter de nos cœurs cette querelle, ce soupçon ? « Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes » : Jésus, lui, n'a pas connu le péché, pas un instant, il n'a été en querelle avec son Père ; ailleurs, Paul dit : « Il s'est fait obéissant » (Phi 2, 8), c'est-à-dire confiant même à travers la souffrance et la mort. Il a essayé de faire partager aux hommes cette confiance et cette révélation d'un Dieu qui n'est qu'amour, pardon, secours des petits.

Et, suprême paradoxe, c'est pour cela qu'il a été considéré comme un blasphémateur, et mis au rang des pécheurs, et exécuté comme un maudit (Dt 21, 23). Cet aveuglement des hommes s'est abattu sur lui, et Dieu a laissé faire parce que c'était le seul moyen de nous faire toucher du doigt jusqu'où peut aller son « zèle pour son peuple », comme dit le prophète Joël (cf. le commentaire de la première lecture). Jésus a subi dans sa chair le péché même des hommes, leur violence, leur haine, leur refus de la révélation d'un Dieu d'amour. Sur le visage du Christ en croix, nous contemplons jusqu'où va l'horreur de ce péché des hommes ; mais aussi jusqu'où vont la douceur et le pardon de Dieu. Et de cette contemplation peut jaillir notre conversion, notre « justification » dirait Paul. « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé » disait déjà Zacharie (Za 12, 10), repris par Saint Jean (Jn 19, 37). Découvrir en Jésus pardonnant à ses bourreaux l'image même de Dieu (« Qui m'a vu a vu le Père » Jn 14, 9), c'est entrer dans la réconciliation proposée par Dieu.

Il nous reste la tâche de l'annoncer au monde : « Nous sommes les ambassadeurs du Christ », dit Paul qui se considère comme envoyé en mission d'ambassade auprès de ses frères. À notre tour de relayer cette mission ; et c'est probablement le sens de la citation de Paul à la fin du texte : « Car il dit dans l'Écriture : Au moment favorable, je t'ai exaucé, au jour du salut je suis venu à ton secours. » C'est une phrase du prophète Isaïe dans l'un des chants du Serviteur : « Ainsi parle le SEIGNEUR : Au temps de la faveur, je t'ai répondu, au jour du salut, je te suis venu en aide ; je t'ai mis en réserve et destiné à être l'alliance du peuple... en disant aux prisonniers : sortez !, à ceux qui sont dans les ténèbres : Montrez-vous ! » (Is 49, 8-9). La mission d'Israël, Serviteur de Dieu, était bien présentée comme une

ambassade libératrice. À son tour, le Christ a confié à son Église la mission d'annoncer au monde la rémission des péchés.

Évangile

Matthieu 6, 1-6. 16-18

Comme les disciples s'étaient rassemblés
autour de Jésus, sur la montagne,
il leur disait :

- 1 « Si vous voulez vivre comme des justes,
évitez d'agir devant les hommes
pour vous faire remarquer.
Autrement, il n'y a pas de récompense pour vous
auprès de votre Père qui est aux cieux.
- 2 Ainsi, quand tu fais l'aumône,
ne fais pas sonner de la trompette devant toi,
comme ceux qui se donnent en spectacle
dans les synagogues et dans les rues,
pour obtenir la gloire qui vient des hommes.
Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense.
- 3 Mais toi,
quand tu fais l'aumône,
que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite,
- 4 afin que ton aumône reste dans le secret ;
ton Père voit ce que tu fais dans le secret :
il te le revaudra.
- 5 Et quand vous priez,
ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle :
quand ils font leurs prières,
ils aiment à se tenir debout
dans les synagogues et les carrefours
pour bien se montrer aux hommes.
Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense.
- 6 Mais toi, quand tu pries,
retire-toi au fond de la maison,
ferme la porte,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dernière strophe : « Puisqu'il s'attache à moi, je le délivre ; je le défends, car il connaît mon nom. Il m'appelle, et moi, je lui réponds ; je suis avec lui dans son épreuve. » Le psalmiste, ici, fait parler Dieu ; un mot seulement sur le dernier verset : « Je suis avec lui dans son épreuve » ; l'homme de la Bible a découvert Dieu non pas comme celui qui écarte toute épreuve d'un coup de baguette magique... mais comme celui qui est « avec » nous dans nos épreuves. Le mot à mot ici, c'est « Moi, avec lui, dans l'épreuve » ; c'est exactement le même sens que le mot « Emmanuel » qui signifie littéralement « Dieu-avec-nous. »

En fin de compte, ce psaume est un peu le modèle de toute liturgie : l'arrivée au Temple, la Parole, la bénédiction. Quand nous nous joignons à une assemblée célébrante, nous allons puiser la force là où elle se trouve. Nous y entendons proclamer la Parole et nous repartons chargés des bénédictions de Celui qui est avec nous dans notre épreuve. Il est donc bien normal que ce psaume nous soit proposé à l'entrée du Carême : belle invitation à nous tenir à l'abri du Très-Haut. Moralité, n'hésitons pas au cours de ce Carême à aller nous ressourcer à l'ombre de nos églises.

Deuxième lecture

Romains 10, 8-13

Frères,

8 nous lisons dans l'Écriture :

**« La Parole est près de toi,
elle est dans ta bouche et dans ton cœur. »**

Cette Parole, c'est le message de la foi que nous proclamons.

- 9 **Donc, si tu affirmes de ta bouche que Jésus est Seigneur, si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé.**
- 10 **Celui qui croit du fond de son cœur devient juste ; celui qui, de sa bouche, affirme sa foi parvient au salut.**
- 11 **En effet, l'Écriture dit : « Lors du jugement, aucun de ceux qui croient en lui n'aura à le regretter. »**
- 12 **Ainsi, entre les Juifs et les païens, il n'y a pas de différence : tous ont le même Seigneur, généreux envers tous ceux qui l'invoquent.**
- 13 **Il est écrit en effet : « Tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. »**

Tout le raisonnement de Paul aboutit à la conclusion : « Entre les Juifs et les païens, il n'y a pas de différence. » Précisons tout de suite que ces Juifs et ces païens dont parle Paul sont tous des chrétiens : soit d'origine juive, soit d'origine païenne. Et c'est bien cela le fond de son discours : que vous soyez d'origine juive convertis au christianisme, ou que vous soyez d'origine païenne convertis au christianisme, vous êtes « avant tout » des chrétiens. « Ainsi, entre les Juifs et les païens, il n'y a pas de différence : tous ont le même Seigneur, généreux envers tous ceux qui l'invoquent. »

Si Paul insiste, c'est que le problème était bien là. Probablement parce que, à Rome comme dans toutes les communautés chrétiennes du premier siècle, la même question s'est posée. Était-il bien normal de traiter de la même manière des Juifs et des païens ? Que des Juifs deviennent chrétiens, c'était évidemment conforme au plan de Dieu. Puisque Dieu avait préparé son peuple pendant de longs siècles à recevoir le

Messie, une fois celui-ci venu et reconnu, tous les Juifs auraient pu devenir chrétiens. C'était évidemment le souhait de Paul. Mais les choses se sont passées autrement. C'est une minorité seulement du peuple juif qui a adhéré à Jésus-Christ ; en revanche, ce sont des païens qui ont constitué le noyau le plus important des communautés chrétiennes. Entre ces chrétiens d'origines si diverses (soit juive, soit païenne), la cohabitation posait inévitablement des problèmes : sur le plan des habitudes quotidiennes, tout les séparait et les sujets de discussion ne manquaient pas : la loi, la circoncision, les coutumes alimentaires.

Plus profondément, pour certains Juifs devenus chrétiens, c'était une affaire de principe : ils acceptaient de mauvais gré l'entrée dans l'Église des anciens païens, ceux qu'ils appelaient les « incirconcis. » Car Israël était le peuple élu ; c'est en son sein que devait naître le Messie ; logiquement, les Juifs devaient être les fondements de l'Église ; alors une question revenait souvent : accepter des non-Juifs dans l'Église, n'était-ce pas une infidélité à l'Alliance, à l'élection du peuple juif ?

Cette question-là, lorsque Paul écrit aux Romains, il y a longtemps qu'il l'a résolue. Car si on fermait l'entrée de l'Église aux païens, si on leur refusait le baptême, cela reviendrait à dire que Jésus ne peut sauver que des Juifs. Cette position-là est évidemment intenable. Alors, comme toujours, Paul va chercher la solution du problème dans l'Écriture, c'est-à-dire dans ce que nous appelons aujourd'hui l'Ancien Testament. Et, comme toujours, il y trouve la parole qui l'éclaire ; elle est chez le prophète Joël : « Tous ceux qui invoqueront le nom du SEIGNEUR seront sauvés. » Joël, parlait, justement, du temps de la venue du Messie : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

c'est le même mot que pour la sortie d'Égypte avec Moïse, six cents ans plus tard : l'œuvre de Dieu est présentée dès le début comme une œuvre de libération.

Psaume 26 (27), 1, 7-8, 9a-d, 13-14

- 1** Le SEIGNEUR est ma lumière et mon salut,
de qui aurais-je crainte ?
Le SEIGNEUR est le rempart de ma vie,
devant qui tremblerais-je ?
- 7** Écoute, SEIGNEUR, je t'appelle !
Pitié ! Réponds-moi !
- 8** Mon cœur m'a redit ta parole :
« Cherchez ma face. »
C'est ta face, SEIGNEUR, que je cherche :
- 9** ne me cache pas ta face.
N'écarte pas ton serviteur avec colère,
tu restes mon secours.
- 13** J'en suis sûr, je verrai les bontés du SEIGNEUR
sur la terre des vivants.
- 14** « Espère le SEIGNEUR, sois fort et prends courage ;
Espère le SEIGNEUR. »

En peu de mots, tout est dit ; la tranquille certitude : « Le SEIGNEUR est ma lumière et mon salut, de qui aurais-je crainte ? Le SEIGNEUR est le rempart de ma vie, devant qui tremblerais-je ? » mais aussi l'ardente supplication : « Écoute, SEIGNEUR, je t'appelle ! Pitié ! Réponds-moi ! » Et ces états d'âme sont si contrastés qu'on pourrait presque se demander si c'est bien la même personne qui parle d'un bout à l'autre. Mais oui, bien sûr, c'est la même foi qui s'exprime dans l'exultation ou dans la supplication selon les circonstances.

Circonstances gaies, circonstances tristes, le peuple d'Israël a tout connu ! Et au milieu de toutes ces aventures, il a gardé confiance, ou mieux « il a approfondi » sa foi. Enfin, entre la première et la dernière strophes, il faut noter le passage du présent au futur : première strophe, « Le SEIGNEUR *est* ma lumière et mon salut », voilà le langage de la foi, cette confiance indéracinable ; dernière strophe, « Je *verrai* la bonté du SEIGNEUR... » et la fin « *espère* »... l'espérance, c'est la foi conjugée au futur.

Nous avons déjà rencontré ce psaume à plusieurs reprises au cours des trois années liturgiques ; aujourd'hui, arrêtons-nous sur deux expressions, « C'est ta face, SEIGNEUR, que je cherche » et « Je verrai les bontés du SEIGNEUR sur la terre des vivants. » Tout d'abord, « C'est ta face, SEIGNEUR, que je cherche » ; voir la face de Dieu, c'est le désir, la soif de tous les croyants : l'homme créé à l'image de Dieu est comme aimanté par son Créateur. Moïse a supplié : « Fais-moi donc voir ta gloire ! » et le Seigneur lui a répondu : « Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne saurait me voir et vivre... Voici un lieu près de moi. Tu te tiendras sur le rocher. Alors, quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et, de ma main, je t'abriterai tant que je passerai. Puis, j'écarterai ma main et tu me verras de dos ; mais ma face, on ne peut la voir » (Ex 33, 18... 23). Ce qui est magnifique dans ce texte, c'est qu'il préserve à la fois la grandeur de Dieu, son inaccessibilité, et en même temps sa proximité et sa délicatesse.

Dieu est tellement immense pour nous que nous ne pouvons pas le voir de nos yeux ; le rayonnement de sa Présence ineffable, inaccessible, ce que les textes appellent sa gloire, est trop éblouissant pour nous ; nos yeux ne supportent pas de fixer

le soleil, comment pourrions-nous regarder Dieu ? Mais en même temps, et c'est la merveille de la foi biblique, cette grandeur de Dieu n'écrase pas l'homme, bien au contraire, elle le protège, elle est sa sécurité. L'immense respect qui envahit le croyant mis en présence de Dieu n'est donc pas de la peur, mais ce mélange de totale confiance et d'infini respect que la Bible appelle « crainte de Dieu. »

Ceci peut nous permettre de comprendre le premier verset : « Le SEIGNEUR est ma lumière et mon salut, de qui aurais-je crainte ? » ; cela veut dire deux choses, au moins : premièrement, le peuple croyant n'a plus peur de rien ni de personne, y compris de la mort. Deuxièmement, aucun autre dieu ne lui inspirera jamais plus ce sentiment religieux de crainte. Le verset suivant ne fait que redire la même chose : « Le SEIGNEUR est le rempart de ma vie, devant qui tremblerais-je ? »

Cette confiance s'exprime encore dans la dernière strophe de notre psaume : « J'en suis sûr, je verrai les bontés du SEIGNEUR sur la terre des vivants. » À la suite de Moïse, le peuple libéré par lui compte sur les bienfaits de Dieu. Mais quelle est cette « terre des vivants » ? Certainement, d'abord, la terre donnée par Dieu à son peuple et dont la possession est devenue tout un symbole pour Israël ; symbole des dons de Dieu, elle est aussi le rappel des exigences de l'Alliance : la terre sainte a été donnée au peuple élu pour qu'il y vive « saintement. »

C'est l'un des thèmes majeurs du livre du Deutéronome par exemple : « Vous veillerez à agir comme vous l'a ordonné le SEIGNEUR votre Dieu sans vous écarter ni à droite ni à gauche. Vous marcherez toujours sur le chemin que le SEIGNEUR votre Dieu vous a prescrit, afin que vous restiez en vie, que vous soyez

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moment de la naissance de Moïse, ils commençaient à inquiéter le pouvoir. On les gardait parce que c'était une main-d'oeuvre à bon marché, mais on venait de décider de les empêcher de se reproduire ; un bon moyen, tout bébé garçon serait tué par la sage-femme dès sa naissance. On sait comment Moïse avait échappé miraculeusement à cette mort programmée et comment il avait finalement été adopté par la fille du Pharaon et élevé à la cour. Mais il n'avait pas oublié ses origines : il était sans cesse écartelé entre sa famille adoptive et ses frères de race, réduits à l'impuissance et à la révolte. Un jour, il prit parti : témoin des violences des Égyptiens contre les Hébreux, il tua un Egyptien. Consciemment ou non, il venait de choisir son camp. Le lendemain, voyant deux Hébreux s'empoigner, il leur avait fait la morale ; mais il avait essuyé une fin de non-recevoir ; on l'avait accusé de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Ce qui signifiait que personne n'était prêt à lui confier la responsabilité de mener une quelconque révolte contre le Pharaon. En même temps, il avait entendu dire que le Pharaon avait décidé de le châtier pour le meurtre de l'Egyptien. Finie la vie à la cour, il fut obligé de s'exiler pour échapper aux représailles. Il s'enfuit dans le désert du Sinäi, il y rencontra et épousa une Madianite, Cippora, la fille de Jéthro.

C'est là que commence notre texte d'aujourd'hui : « Moïse gardait le troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à l'Horeb, la montagne de Dieu. » Moïse, est certainement à ce moment-là dans les meilleures conditions qui soient pour rencontrer Dieu et recevoir sa vocation : il est sensible à la misère de ses frères, puisqu'il a pris des risques pour s'engager à leurs côtés, en tuant un Egyptien pour sauver un Hébreu ; mais en même temps, il a pris la mesure de son impuissance : le seul geste qu'il ait osé est

un échec ; il est un paria désormais, et même ses frères de race ne lui reconnaissent aucune autorité. C'est cet homme pauvre qui s'approche d'un étrange buisson en feu.

Je ferai deux remarques : tout d'abord, Dieu se révèle en même temps comme le Tout-Autre et comme le Tout-proche ; Il est le Tout-Autre, celui qu'on ne peut approcher qu'avec crainte et respect *et* en même temps, il est le Tout Proche, celui qui voit la misère de son peuple et lui suscite un libérateur. Commençons par les expressions qui manifestent la sainteté de Dieu et l'immense respect de l'homme qui se trouve en sa présence : la phrase « L'Ange du SEIGNEUR lui apparut au milieu d'un feu qui sortait d'un buisson », par exemple, est caractéristique ; pour dire la présence de Dieu lui-même dans le buisson, on prend une circonlocution ; l'expression « L'Ange du SEIGNEUR » est une manière pudique de parler de Dieu. Ou encore, des expressions comme « N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales, car le lieu que foulent tes pieds est une terre sainte ! » Ou enfin « Moïse se voila le visage car il craignait de porter son regard sur Dieu. » En même temps, Dieu se révèle comme le Tout Proche des hommes, celui qui se penche sur leur malheur.

Deuxième remarque, il faut retenir l'articulation de l'intervention de Dieu. Il voit la souffrance des hommes, donc il intervient, donc il envoie Moïse : l'action de Dieu suppose la collaboration de celui que Dieu appelle... Encore faut-il que celui que Dieu appelle accepte de répondre à cet appel... Encore faut-il que celui qui souffre accepte d'être secouru.

Psaume 102 (103), 1-2, 3-4, 6-7, 8.11

- 1 Bénis le SEIGNEUR, ô mon âme,
bénis son nom très saint, tout mon être !**
- 2 Bénis le SEIGNEUR, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits !**
- 3 Car il pardonne toutes tes offenses
et te guérit de toute maladie ;**
- 4 il réclame ta vie à la tombe
et te couronne d'amour et de tendresse.**
- 6 Le SEIGNEUR fait œuvre de justice,
il défend le droit des opprimés.**
- 7 Il révèle ses desseins à Moïse,
aux enfants d'Israël ses hauts faits.**
- 8 Le SEIGNEUR est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour.**
- 11 Comme le ciel domine la terre,
fort est son amour pour qui le craint.**

La première lecture, avec le récit du buisson-ardent (extrait du livre de l'Exode au chapitre 3) a révélé le Nom de Dieu : « Je suis celui qui suis » sous-entendu « avec vous » au plus profond de vos souffrances et de vos révoltes. En écho, notre psaume chante : « Le SEIGNEUR est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour. Comme le ciel domine la terre, fort est son amour pour qui le craint. » Ces deux formulations du Mystère de Dieu (« Je suis celui qui suis » et « Le SEIGNEUR est tendresse et pitié ») se complètent mutuellement.

Revenons d'abord à l'épisode du Buisson Ardent : on sait bien qu'il ne faut pas entendre l'expression « Je suis celui qui suis » comme une définition, comme en philosophie on cherche à définir un concept ; la répétition du verbe « Je suis » est une tournure de la langue hébraïque, pour dire l'intensité. Dieu a commencé par rappeler la longue histoire d'Alliance avec les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Josué 5, 10-12

Après le passage du Jourdain,

- 10 les fils d'Israël campèrent à Guilgal et célébrèrent la Pâque le quatorzième jour du mois, vers le soir, dans la plaine de Jéricho.**
- 11 Le lendemain de la Pâque, ils mangèrent les produits de cette terre : des pains sans levain et des épis grillés.**
- 12 À partir de ce jour, la manne cessa de tomber, puisqu'ils mangeaient les produits de la terre. Il n'y avait plus de manne pour les fils d'Israël, qui mangèrent cette année-là ce qu'ils récoltèrent sur la terre de Canaan.**

Tout le monde sait que Moïse n'est pas entré en Terre Promise ; il est mort au mont Nebo (c'est-à-dire au niveau de la Mer Morte du côté que nous appellerions aujourd'hui la rive Jordanienne) : mais, ne le plaignons pas, il est entré ainsi tout de suite dans la véritable Terre Promise ; ce n'est donc pas lui qui a fait entrer le peuple d'Israël en Palestine, c'est son serviteur et successeur, Josué.

Et tout le livre de Josué est le récit de cette entrée du peuple en Terre Promise, depuis la traversée du Jourdain. S'il a fallu le traverser, c'est parce que les tribus d'Israël sont entrées en Palestine par l'Est. Ceci dit, la Bible ne fait jamais de l'histoire pour de l'histoire ; ce qui l'intéresse, ce sont les leçons de l'histoire ; on ne sait pas qui a écrit le livre de Josué, mais l'objectif est assez clair : si l'auteur du livre rappelle l'œuvre de Dieu en faveur d'Israël, c'est pour exhorter le peuple à la fidélité.

Dans le texte d'aujourd'hui, c'est plus vrai que jamais ; sous ces quelques lignes un peu rapides, c'est un véritable sermon qui se cache ! Un sermon qui tient en deux points : ce qu'il ne faudra jamais oublier, c'est premièrement, Dieu nous a libérés d'Égypte ; deuxièmement, si Dieu nous a libérés d'Égypte, c'était pour nous donner cette terre comme il l'avait promis à nos pères. La grande leçon c'est que nous recevons tout de Dieu ; et quand nous l'oublions, nous nous mettons nous-mêmes dans des situations sans issue.

C'est pour cela que le texte fait des parallèles incessants entre la sortie d'Égypte, la vie au désert et l'entrée en Canaan. Par exemple, au chapitre 3 du livre de Josué, la traversée du Jourdain est racontée très solennellement comme la répétition du miracle de la Mer Rouge. Ici, dans notre texte de ce dimanche, l'auteur insiste sur la Pâque : il dit « ils célébrèrent la Pâque, le quatorzième jour du mois, vers le soir » : la célébration de la Pâque avait marqué la sortie d'Égypte et le miracle de la Mer Rouge ; cette fois-ci, la nouvelle Pâque suit l'entrée en Terre promise et le miracle du Jourdain.

Ces parallèles sont évidemment intentionnels. Le message de l'auteur, c'est que d'un bout à l'autre de cette incroyable aventure, c'est le même Dieu qui agissait pour libérer son peuple, en vue de la Terre Promise. La méditation du livre de Josué suit de très près ici celle du Deutéronome. D'ailleurs, « JOSUE », ce n'est pas son nom, c'est un surnom donné par Moïse : au début, il s'appelait simplement « Hoshéa » (ou « Osée » si vous préférez) qui signifie « Il sauve »... Son nouveau nom, « JOSUE » (« Yeoshoua ») contient le nom de Dieu ; il signifie donc plus explicitement que c'est Dieu et Dieu seul qui sauve ! Effectivement, Josué a bien compris que ce n'est

pas lui-même, pauvre homme qui, seul, peut sauver, libérer son peuple !

Dans le même esprit, le Psaume 114/115 reprend à sa manière le parallèle entre les deux traversées miraculeuses de la mer Rouge et du Jourdain : « La mer voit et s'enfuit, le Jourdain retourne en arrière ; qu'as-tu, mer, à t'enfuir ? Jourdain, à retourner en arrière ? Tremble, terre, devant la face du Maître, devant la face du Dieu de Jacob. » Désormais la célébration annuelle de la Pâque sera le mémorial, non seulement de la nuit de l'Exode, mais aussi de l'arrivée en Terre Promise : ces deux événements n'en font qu'un seul ; c'est toujours la même œuvre de Dieu pour libérer son peuple !

La deuxième partie du texte d'aujourd'hui est un peu surprenante, tellement le texte est laconique ; apparemment, il n'est question que de nourriture, mais là encore, il s'agit de beaucoup plus que cela : « Le lendemain de la Pâque, ils mangèrent les produits de cette terre : des pains sans levain et des épis grillés. À partir de ce jour, la manne cessa de tomber, puisqu'ils mangeaient les produits de la terre. Il n'y avait plus de manne pour les fils d'Israël, qui mangèrent cette année-là ce qu'ils récoltèrent sur la terre de Canaan. » Ce changement de nourriture est significatif, il fait penser à un sevrage : une page de l'histoire est tournée, une nouvelle vie commence ; on dit quelque chose d'analogue pour les enfants petits : ils passent progressivement (sur le plan de l'alimentation) de ce que l'on appelle le premier âge, à un deuxième puis un troisième et un quatrième âges...

Ici, on a un phénomène analogue : la période du désert est terminée, avec son cortège de difficultés, de récriminations, de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connaissent pas encore, le vrai visage de leur Père : car nous avons l'habitude de parler de la parabole de l'enfant prodigue... Mais, en fait, le personnage principal dans cette histoire, c'est le père, le Père avec un P majuscule, bien sûr. Ce Père a deux fils et ce qui est frappant dans cette histoire, c'est que ces deux fils ont au moins un point commun : leur manière de considérer leur relation avec leur père. Ils se sont conduits de manière très différente, c'est vrai, mais, finalement, leurs manières d'envisager leur relation avec leur père se ressemblent !... Il est vrai que le fils cadet a gravement offensé son père, l'autre non en apparence, mais ce n'est pas si sûr... car l'un et l'autre, en définitive, font des calculs. Celui qui a péché dit « je ne mérite plus » ; celui qui est resté fidèle dit « je mériterais bien quand même quelque chose. » L'un et l'autre envisagent leur attitude filiale en termes de comptabilité.

Le Père, lui, est à cent lieues des calculs : il ne veut pas entendre parler de mérites, ni dans un sens, ni dans l'autre ! Il aime ses fils, c'est tout. Il n'y a rien à comptabiliser. Le cadet disait « donne-moi ma part, ce qui me revient... » Le Père va beaucoup plus loin, il dit à chacun « tout ce qui est à moi est à toi. » Il ne laisse même pas le temps au fautif d'exprimer un quelconque repentir, il ne demande aucune explication ; il se précipite pour faire la fête « car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé. »

Elle est bien là la leçon de cette parabole : avec Dieu, il n'est pas question de calcul, de mérites, d'arithmétique : or c'est une logique que nous abandonnons très difficilement ; toute la Bible, dès l'Ancien Testament est l'histoire de cette lente, patiente pédagogie de Dieu pour se faire connaître à nous tel qu'il est et non pas tel que nous l'imaginons. Avec lui il n'est

question que d'amour gratuit... Il n'est question que de faire la fête chaque fois que nous nous rapprochons de sa maison.

Deux remarques pour terminer : d'abord un lien avec la première lecture qui est tirée du livre de Josué : elle nous rappelle que le peuple d'Israël a été nourri par la manne pendant sa traversée du désert ; mais ici il n'y a pas de manne pour le fils qui refuse de vivre avec son père ; il s'en est coupé lui-même. Deuxième remarque ; dans la parabole de la brebis perdue, dans ce même chapitre 15 de Luc, le berger va aller chercher lui-même et rattraper sa brebis perdue, mais le père ne va pas faire revenir son fils de force, il respecte trop sa liberté.

Cinquième dimanche de carême

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gratuit ! C'est le sens même du mot « grâce » si on y réfléchit... Le livre de la Genèse disait déjà : « Abraham eut foi dans le SEIGNEUR, et le SEIGNEUR estima qu'il était juste » (Gn 15, 6). Pour le dire autrement, notre justice vient uniquement de Dieu, il suffit de croire !

Mais alors pourquoi parle-t-il de « communier aux souffrances de la Passion du Christ, de reproduire sa mort, dans l'espoir de parvenir à ressusciter d'entre les morts » ? Il ne s'agit évidemment pas d'accumuler des mérites pour faire bonne mesure ! Paul vient de nous dire exactement le contraire ! Ce qu'il veut dire, c'est que cette nouvelle vie que nous menons désormais en Jésus-Christ, comme greffés sur lui (pour reprendre l'image de la vigne chez Saint Jean) nous amène à prendre le même chemin que lui. « Communier aux souffrances de la passion du Christ », c'est accepter de reproduire le comportement du Christ, accepter de courir les mêmes risques, qui sont les risques de l'annonce de l'évangile ; Jésus l'avait dit : « Nul n'est prophète en son pays » et il avait bien prévenu ses apôtres qu'ils ne seraient pas mieux traités que leur maître.

Reste à savoir si nous serions capables de dire comme saint Paul que le seul bien qui compte à nos yeux, c'est la connaissance du Christ ? Tout le reste n'est que « balayures » !

Complément

Une des idées maîtresses de Saint Paul c'est que le Christ est venu accomplir les Écritures : le rapport entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, entre l'Ancienne Alliance et la Nouvelle Alliance est fait à la fois de continuité et de rupture : c'est parce qu'il est juif qu'il est chrétien, et voilà la

continuité... mais désormais, il faut abandonner les pratiques juives pour se laisser « saisir » par le Christ, et voilà la rupture.

Évangile

Jean 8, 1-11

- 1 Jésus s'était rendu au mont des Oliviers ;
- 2 de bon matin, il retourna au Temple de Jérusalem.
Comme tout le peuple venait à lui,
il s'assit et se mit à enseigner.
- 3 Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme
Ils la font avancer,
- 4 et disent à Jésus :
« Maître, cette femme
a été prise en flagrant délit d'adultère.
- 5 Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné
de lapider ces femmes-là.
Et toi, qu'en dis-tu ? »
- 6 Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve,
afin de pouvoir l'accuser.
Mais Jésus s'était baissé,
et, du doigt, il traçait des traits sur le sol.
- 7 Comme on persistait à l'interroger,
il se redressa et leur dit :
« Celui d'entre vous qui est sans péché,
qu'il soit le premier à lui jeter la pierre. »
- 8 Et il se baissa de nouveau
pour tracer des traits sur le sol.
- 9 Quant à eux, sur cette réponse,
ils s'en allaient, l'un après l'autre,
en commençant par les plus âgés.
Jésus resta seul avec la femme en face de lui.
- 10 Il se redressa et lui demanda :
« Femme, où sont-ils donc ?
Alors, personne ne t'a condamnée ? »

11 Elle répondit :
« Personne, Seigneur. »
Et Jésus lui dit :
« Moi non plus, je ne te condamne pas.
Va, et désormais ne pèche plus. »

Nous sommes déjà dans le contexte de la Passion : la première ligne mentionne le Mont des Oliviers, or les évangélistes ne parlent jamais du Mont des Oliviers avant les derniers jours de la vie publique de Jésus ; d'autre part, le désir des Pharisiens de prendre Jésus au piège signifie que son procès se profile déjà à l'horizon. Raison de plus pour être particulièrement attentifs à tous les détails de ce texte : il s'agit de beaucoup plus qu'une anecdote de la vie de Jésus, il s'agit du sens même de sa mission. Au début de la scène, Jésus est en position d'enseignant (« Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner »), mais voici que par la question des scribes et des Pharisiens, il est placé en position de juge : on l'aura remarqué, de tous les protagonistes, il est le seul assis. Le thème du jugement, chez Saint Jean, est assez important pour qu'on ne s'étonne pas de cette insistance à ce moment. Cette scène de la femme adultère est la mise en pratique de la phrase qu'on trouve au début du même évangile : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui » (Jn 3, 17).

Dans ce simulacre de procès, les choses sont apparemment simples : la femme adultère a été prise en flagrant délit, il y a des témoins ; la Loi de Moïse condamnait l'adultère, cela faisait partie des commandements de Dieu révélés au Sinaï (« Tu ne commettras pas d'adultère » Ex 20, 14 ; Dt 5, 18) ; et le Livre du Lévitique prévoyait la peine capitale : « Quand un homme commet l'adultère avec la femme de son prochain, ils seront mis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

souviendra et reviendra vers le Seigneur, chaque famille de nations se prosternera devant lui... Moi, je vis pour lui, ma descendance le servira. On annoncera le Seigneur aux générations à venir. On proclamera sa justice au peuple qui va naître : Voilà son œuvre ! »

Deuxième lecture

Philippiens 2, 6-11

6 Le Christ Jésus, lui qui était dans la condition de Dieu, n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu.

7 Mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes.

8 Reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir et à mourir sur une croix.

9 C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout. Il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms

10 afin qu'au nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux.

11 Et que toute langue proclame : « Jésus-Christ est le Seigneur » pour la gloire de Dieu le Père.

Nous connaissons bien ce texte : on l'appelle souvent « l'Hymne de l'Épître aux Philippiens » : parce que beaucoup pensent que Paul ne l'a pas écrite lui-même, mais qu'il a cité une hymne que l'on chantait habituellement dans la liturgie.

Deux remarques pour commencer : d'abord une fois de plus, on est frappés de l'insistance du Nouveau Testament sur le thème du Serviteur : « il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur ». Il est clair que les premiers chrétiens affrontés au scandale de la croix ont beaucoup médité les chants du Serviteur du livre d'Isaïe. Seuls ces textes fournissaient des pistes de méditation pour rendre compte du mystère de la personne du Christ.

Deuxième remarque : « lui qui était dans la condition de Dieu, n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu. » On est tentés de lire « bien qu'il soit de condition divine... » ; en réalité, c'est le contraire : il faut lire : « parce qu'il était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu. »

Plus grave, il me semble que l'un des pièges de ce texte est la tentation que nous avons de le lire en termes de récompense ; comme si le schéma était : Jésus s'est admirablement comporté et donc il a reçu une récompense admirable ! Si j'ose parler de tentation, c'est que toute présentation du plan de Dieu en termes de calcul, de récompense, de mérite, ce que j'appelle des termes arithmétiques est contraire à la « grâce » de Dieu... la grâce, comme son nom l'indique, est gratuite ! Et, curieusement, nous avons beaucoup de mal à raisonner en termes de gratuité ; nous sommes toujours tentés de parler de mérites ; mais si Dieu attendait que nous ayons des mérites, c'est là que nous

pourrions être inquiets... La merveille de l'amour de Dieu c'est qu'il n'attend pas nos mérites pour nous combler ; c'est en tout cas ce que les hommes de la Bible ont découvert grâce à la Révélation.

Donc, je crois que, pour être fidèle à ce texte, il faut le lire en termes de gratuité. On s'expose à des contresens si on oublie que tout est don gratuit de Dieu, « tout est grâce » comme disait Bernanos.

Pour Paul, c'est une évidence que le don de Dieu est gratuit. Cette conviction est sous-jacente à toutes ses lettres, elle est tellement évidente qu'il ne la reprecise pas.

Essayons de résumer la pensée de Paul : le projet de Dieu (son « dessein bienveillant ») c'est de nous faire entrer dans son intimité, son bonheur, son amour parfait : ce projet est absolument gratuit, ce qui évidemment n'a rien d'étonnant, puisque c'est un projet d'amour. Ce don de Dieu, cette entrée dans sa vie divine, il nous suffit de l'accueillir avec émerveillement, tout simplement ; pas question de le mériter, c'est « cadeau » si j'ose dire. Avec Dieu, tout est cadeau. Mais nous nous excluons nous-mêmes de ce don gratuit si nous adoptons une attitude de revendication ; si nous nous conduisons à l'image de la femme du jardin d'Éden : elle prend le fruit défendu, elle s'en empare, comme un enfant « chipe » sur un étalage... Jésus-Christ, au contraire, n'a été qu'accueil (ce que Saint Paul appelle « obéissance », on reviendra sur ce mot tout à l'heure), et parce qu'il n'a été qu'accueil du don de Dieu et non revendication, il a été comblé.

« Lui qui était de condition divine n'a pas jugé bon de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du texte sur la Parole (à neuf reprises, Dieu crée par sa Parole : « Dieu dit ») est évidemment une pointe contre l'idolâtrie ; car les idoles sont muettes, répète la Bible : « elles ont une bouche, et elles ne parlent pas... elles ne tirent aucun son de leur gosier » (Ps 113B/115, 5... 7). Au contraire, avant que quoi que ce soit existe, Dieu parle et sa Parole est efficace ! Il nous précède, ce qui veut dire que Lui seul connaît l'origine des choses et la nôtre. Ceci dit, l'efficacité de la parole de Dieu n'est pas une spécificité de la foi d'Israël : en Égypte et Mésopotamie, aussi, on imaginait la création du monde par la parole de la divinité. Mais ce qui est propre à Israël, c'est qu'il s'agit de « bonnes paroles » comme dit Salomon : notre Dieu est un Dieu qui parle pour se révéler et pour donner la vie et le bonheur à ses enfants.

Et c'est la deuxième insistance de ce poème biblique : la Création est une œuvre d'amour. La formule « Dieu vit que cela était bon » revient sept fois comme un refrain. Et le mot « TOV », en hébreu, signifie bon, bien, bonheur ; nous ne sommes pas livrés au hasard, nous sommes dans la main du Père. En cela les croyants d'Israël se démarquent de leur entourage : le poème babylonien, au contraire, considérait la création comme fondamentalement mélangée, bonne et mauvaise à la fois.

Troisième insistance : l'humanité est l'image de Dieu et cette image est à deux visages ; c'est l'humanité composée des deux sexes qui est l'image de Dieu : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. » Voilà pourquoi, en Israël toute représentation de Dieu est interdite (Ex 20, 4 ; Ex 32) : l'être humain créé par Dieu est sa seule image possible ; on comprend aussi la prédication des

prophètes sur le respect de tout homme. Et en quoi l'homme est-il l'image de Dieu ? Il semble bien que ce soit par sa maîtrise sur le reste de la Création : Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, et de toutes les bêtes sauvages, et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre. » Et l'ordre donné par Dieu dit bien la vocation de l'homme : « Remplissez la terre et dominez-la » (1, 28) ; l'homme est dans un cadre bien déterminé, il ne commande pas au temps et aux astres, mais il doit régner sur la terre. Ce qui veut dire que l'humanité est responsable de la création : l'homme est au sommet de la création et a vocation à régner sur elle, à l'image de Dieu. En Mésopotamie, au contraire, on imaginait l'humanité créée pour servir les dieux fatigués de se nourrir eux-mêmes. Ce rôle prévu pour l'homme signifie que la création est une aventure en devenir ; tout n'est pas joué, ce n'est pas du « clé en mains » : un jour, les sept jours aboutiront à un huitième.

Deuxième lecture

Genèse 22, 1-13. 15-18

- 1 **Dieu mit Abraham à l'épreuve**
Il lui dit : « Abraham ! »
Celui-ci répondit : « Me voici ! »
- 2 **Dieu dit :**
« Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac,
va au pays de Moriah,
et là tu l'offriras en sacrifice
sur la montagne que je t'indiquerai. »
- 3 **Abraham se leva de bon matin, sella son âne,**

et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac.

Il fendit le bois pour le sacrifice,

et se mit en route pour l'endroit que Dieu lui avait indiqué.

4 Le troisième jour, Abraham levant les yeux, vit l'endroit de loin.

5 Abraham dit à ses serviteurs :

« Restez ici avec l'âne,

moi et l'enfant nous irons jusque là-bas pour adorer,

puis nous reviendrons vers vous. »

6 Abraham prit le bois pour le sacrifice

et le chargea sur son fils Isaac ;

il prit le feu et le couteau,

et tous deux s'en allèrent ensemble.

7 Isaac interrogea son père Abraham :

« Mon père !

– Eh bien, mon fils ? »

Isaac reprit :

« Voilà le feu et le bois,

mais où est l'agneau pour l'holocauste ? »

8 Abraham répondit :

« Dieu saura bien trouver

l'agneau pour l'holocauste, mon fils »,

et ils s'en allaient tous les deux ensemble.

9 Ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait indiqué.

Abraham y éleva l'autel et disposa le bois,

puis il lia son fils Isaac

et le mit sur l'autel par-dessus le bois.

10 Abraham étendit la main

et saisit le couteau pour immoler son fils.

11 Mais l'Ange du SEIGNEUR l'appela du haut du ciel et dit :

« Abraham ! Abraham ! »

Il répondit : « Me voici ! »

12 L'Ange lui dit :

« Ne porte pas la main sur l'enfant !

Ne lui fais aucun mal !

Je sais maintenant que tu crains Dieu :

tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique. »

13 Abraham leva les yeux et vit un bélier

qui s'était pris les cornes dans un buisson.

Il alla prendre le bélier,

et l'offrit en holocauste à la place de son fils.

15 Du ciel, l'Ange du SEIGNEUR appela une seconde fois Abraham :

16 « Je le jure par moi-même, déclare le SEIGNEUR :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Manière de dire « Ne vous trompez pas, il n'y en a pas d'autre. » Et si votre libération approche, c'est à lui et à lui seul que vous le devez. Et cette libération ne consiste pas seulement à ouvrir les portes d'une prison ou d'une frontière : elle est une véritable restauration du peuple dans sa dignité... de la ville et du temple dans leur beauté. « Ton époux, c'est ton Créateur... Ton Rédempteur, c'est le Dieu saint d'Israël »... La création dans la Bible est toujours vue non pas comme un acte du passé, mais comme une relation qui dure, une œuvre permanente de libération. Le peuple va revivre, reconstruire sa ville et son temple plus beaux qu'avant, Dieu y pourvoiera : « Je vais sertir tes pierres et poser tes fondations sur des saphirs. Je ferai tes créneaux avec des rubis, tes portes en cristal de roche et tous tes remparts avec des pierres précieuses. » Ce langage est à la fois merveilleux et quand même étrange si on y réfléchit : cette évocation de bijoux ne peut que nous séduire : quel amoureux n'a rêvé de parer sa fiancée comme une princesse et de la couvrir de bijoux ? Mais l'étonnant, ici, c'est que ce langage est mis dans la bouche de Dieu, si l'on peut dire.

N'est-ce pas une folle audace de prêter de tels sentiments à Dieu ? On trouve souvent dans la Bible la conscience de la grandeur infinie de Dieu, le Tout-Autre que l'homme, mais on y trouve aussi (et en particulier dans ce texte) de véritables déclarations d'amour de Dieu pour son peuple ; (ici le peuple d'Israël est représenté par sa ville, Jérusalem). L'une des phrases les plus fortes de ce texte, d'ailleurs, c'est peut-être la formule qui paraît si simple à première vue : « Ton époux, c'est ton Créateur, SEIGNEUR de l'Univers » : on ne peut pas mieux dire à la fois l'intimité et la distance, la tendresse de l'époux et la toute-puissance du Créateur de toutes choses. Même l'expression « le Dieu Saint d'Israël » à elle toute seule dit bien

à la fois la grandeur du Dieu Tout-Autre *et* la proximité de Celui qui accepte d'appartenir en quelque sorte à ceux avec qui il a fait Alliance. « Est-ce qu'on rejette la femme de sa jeunesse ? » a dit *ton* Dieu. « Quand les montagnes changeraient de place, quand les collines s'ébranleraient, mon amour pour toi ne changera pas, mon alliance de paix ne sera pas ébranlée... »

Mais alors, si la sollicitude et la tendresse de Dieu sont sans défaillance, comment expliquer la période très dure qu'on vient de traverser ? Pour l'instant, tout occupé qu'il est de maintenir chez ses frères la foi au Dieu unique, Isaïe semble bien attribuer tout à Dieu, les bons et les mauvais moments : mais il fait valoir que les mauvais moments ne durent qu'un instant en comparaison de toute la durée de l'Alliance. « Un moment, je t'avais abandonnée, mais dans ma grande tendresse, je te rassemblerai. Ma colère avait débordé et un moment, je t'avais caché ma face. Mais dans mon amour éternel, j'ai pitié de toi, dit le SEIGNEUR, ton Rédempteur. » Et le psaume 29/30 que nous allons chanter dans cette même Veillée pascale, à la suite de ce texte d'Isaïe reprend en écho : « La colère du SEIGNEUR ne dure qu'un instant, sa bonté toute la vie » (Ps 29/30, 6).

Bien sûr, le mot « colère » est un mot du vocabulaire humain, il ne convient pas à Dieu : la Résurrection du Christ sera le seul mot qui dit Dieu sans le défigurer : c'est-à-dire l'amour qui crée la vie là même où nos haines et nos colères engendrent la mort.

Cinquième lecture

- 1 Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau !
Même si vous n'avez pas d'argent,
venez acheter et consommer,
venez acheter du vin et du lait
sans argent et sans rien payer.
- 2 Pourquoi dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas,
vous fatiguer pour ce qui ne rassasie pas ?
Écoutez-moi donc : mangez de bonnes choses,
régalez-vous de viandes savoureuses !
- 3 Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez et vous vivrez.
Je ferai avec vous une alliance éternelle,
qui confirmera ma bienveillance envers David.
- 4 Lui, j'en ai fait un témoin pour les nations,
un guide et un chef pour les peuples.
- 5 Et toi, tu appelleras une nation que tu ne connais pas,
et une nation qui t'ignore accourra vers toi,
à cause du SEIGNEUR ton Dieu,
à cause de Dieu, le Saint d'Israël, qui fait ta splendeur.
- 6 Cherchez le SEIGNEUR tant qu'il se laisse trouver.
Invoquez-le tant qu'il est proche.
- 7 Que le méchant abandonne son chemin,
et l'homme pervers, ses pensées !
Qu'il revienne vers le SEIGNEUR qui aura pitié de lui,
vers notre Dieu, qui est riche en pardon.
- 8 Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
et mes chemins ne sont pas vos chemins,
déclare le SEIGNEUR.
- 9 Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre,
autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres,
et mes pensées, au-dessus de vos pensées.
- 10 La pluie et la neige qui descendent des cieux
n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre,
sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer,
pour donner la semence au semeur
et le pain à celui qui mange ;
ainsi ma parole, qui sort de ma bouche,
ne me reviendra pas sans résultat,
sans avoir fait ce que je veux,
sans avoir accompli sa mission.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la rentrée sur la terre sainte. Mais ce retour d'Exil est décrit comme une véritable re-crédation : comme le Créateur avait insufflé dans les narines de l'homme une haleine de vie, le Libérateur de son peuple insuffle dans son peuple l'Esprit même de Dieu et le retour au pays ressemble à un retour dans le jardin d'Éden, « le pays donné aux pères. » Cette fois, le serpent (la voix du soupçon) ne trouvera plus d'oreille complaisante : « Vous serez mon peuple et moi, je serai votre Dieu. »

Là encore, c'est saisissant de lire ce texte à la lumière de la victoire de Jésus sur les forces de la mort : « Je mettrai en vous mon Esprit : alors vous observerez mes commandements et vous y serez fidèles... »

Seconde lecture

Romains 6, 3b-11

Frères,

- 3 nous tous, qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés.
- 4 Si, par le baptême dans sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, de même que le Christ, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts.
- 5 Car, si nous sommes déjà en communion avec lui par une mort qui ressemble à la sienne, nous le serons encore par une résurrection qui ressemblera à la sienne.
- 6 Nous le savons : l'homme ancien qui est en nous a été fixé à la croix avec lui pour que cet être de péché soit réduit à l'impuissance,

et qu'ainsi nous ne soyons plus esclaves du péché.

7 Car celui qui est mort est affranchi du péché.

8 Et si nous sommes passés par la mort avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui.

9 Nous le savons en effet :

ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus ; sur lui la mort n'a plus aucun pouvoir.

10 Car lui qui est mort,

c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ;

lui qui est vivant,

c'est pour Dieu qu'il est vivant

11 De même vous aussi :

pensez que vous êtes morts au péché,

et vivants pour Dieu en Jésus Christ.

Le thème majeur de la lettre aux Romains pourrait se résumer ainsi : « Dieu nous sauve par pure grâce, qui que nous soyons ; il nous suffit d'accueillir ce salut dans la foi » ; l'insistance de Paul sur la gratuité du salut lui vaut une objection que nous entendons aussi parfois aujourd'hui, ici ou là : on lui dit en quelque sorte « à trop insister sur la gratuité du salut de Dieu, vous encouragez le péché » (sous-entendu, alors on peut faire n'importe quoi, vous prêchez le laxisme). Paul s'en défend en disant « ne me faites pas dire qu'il est sans importance de pécher sous prétexte qu'il y a la grâce de Dieu ; car désormais, le péché ne nous concerne plus ; depuis notre Baptême, nous sommes des créatures nouvelles sur lesquelles le péché n'a plus de prise. « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature » (2 Co 5, 17).

Sa réponse à ses détracteurs n'est pas fondée sur des principes moraux, mais sur le mystère du salut. Il faut dire que Paul vit son Baptême avec une telle profondeur que nous avons un peu de mal à le suivre ! Quand Paul parle de création nouvelle, il parle d'expérience : sur le chemin de Damas, quand

il s'est relevé, il était un autre homme ! Il était mort à tout ce qu'était sa vie antérieure, une certaine manière de voir, d'agir, de croire surtout.

C'est ce mot « mort » qui représente pour nous l'une des principales difficultés de ce texte, car il revient pratiquement à toutes les lignes, et il nous est bien difficile de lui donner un autre sens que celui de notre langage courant : la mort biologique qui attend tous les humains et qui nous fait si peur. Or Paul lui donne un tout autre sens dans ce texte de portée uniquement théologique : « Nous tous, qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés, nous sommes passés par la mort avec le Christ... celui qui est mort, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes,... pensez que vous êtes morts au péché. »

Il s'agit d'un baptême, d'un passage, d'une mort au péché. Un autre texte de Paul peut nous donner la clé de ces mots ; il écrit dans sa première lettre aux Corinthiens : « Nos pères étaient tous sous la nuée, tous ils passèrent à travers la mer, et tous furent baptisés en Moïse, dans la nuée et dans la mer » (1 Co 10, 1-2). Il s'agit là des événements fondateurs du peuple d'Israël : Dieu libère son peuple de l'esclavage et le fait naître à une nouvelle vie par son passage à travers les eaux. C'est cela que Paul appelle le Baptême d'Israël ; Moïse a rompu là l'engrenage d'une captivité de plus en plus impitoyable : travail forcé, meurtre des enfants, mauvaise foi de Pharaon. Le passage de la mer a consacré cette rupture, cette mort à l'esclavage.

De même, nous dit Paul, Jésus accomplit une rupture radicale : l'homme, dans sa révolte contre Dieu, est prisonnier de ses doutes, de ses soupçons, de ses refus d'aimer, en un mot

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Ac 10, 34-43

- Quand Pierre arriva à Césarée
chez un centurion de l'armée romaine,
- 34 il prit la parole :
- 37 « Vous savez ce qui s'est passé à travers tout le pays des Juifs
depuis les débuts en Galilée,
après le baptême proclamé par Jean :
- 38 Jésus de Nazareth,
Dieu l'a consacré par l'Esprit Saint et rempli de sa force.
Là où il passait, il faisait le bien
et il guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du démon.
Car Dieu était avec lui.
- 39 Et nous, les Apôtres, nous sommes témoins
de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem.
Ils l'ont fait mourir en le pendant au bois du supplice.
- 40 Et voici que Dieu l'a ressuscité le troisième jour.
- 41 Il lui a donné de se montrer,
non pas à tout le peuple,
mais seulement aux témoins que Dieu avait choisis d'avance,
à nous qui avons mangé et bu avec lui
après sa résurrection d'entre les morts.
- 42 Il nous a chargés d'annoncer au peuple et de témoigner
que Dieu l'a choisi comme Juge des vivants et des morts.
- 43 C'est à lui que tous les prophètes rendent ce témoignage :
Tout homme qui croit en lui
reçoit par lui le pardon de ses péchés. »

Pierre est à Césarée sur Mer (il y avait là effectivement une garnison romaine), et il est entré dans la maison de Corneille, un officier romain.

Comment en est-il arrivé là ? Et que vient-il y faire ? En fait, si Pierre est là, c'est qu'il a été quelque peu bousculé par l'Esprit Saint. D'abord, peu de temps auparavant, Pierre vient d'accomplir deux miracles : il a guéri un homme, Enée, à Lydda,

et ensuite, il a ressuscité une femme, Tabitha, à Joppé (on dirait aujourd'hui Jaffa ; Ac 9, 32-43). Ces deux miracles lui ont prouvé que le Seigneur ressuscité était avec lui et agissait à travers lui. Car Jésus avait bien annoncé que, comme lui, et en son nom, les apôtres chasseraient les démons, guériraient les malades, et ressusciteraient les morts.

Ce sont ces deux miracles qui ont donné à Pierre la force de franchir l'étape suivante, qui est décisive : il s'agit cette fois d'un miracle sur lui-même, si l'on peut dire ! Car, pour la première fois, contrairement à toute son éducation, à toutes ses certitudes, Pierre, le juif devenu chrétien, franchit le seuil d'un païen, Corneille, le centurion romain ; il est vrai que Corneille est un païen très ami des Juifs, on dit qu'il est un « craignant Dieu » ; c'est-à-dire un converti à la religion juive mais qui n'est pas allé jusqu'à en adopter toutes les pratiques, y compris la circoncision. Or la circoncision est la marque de l'Alliance ; donc un « craignant Dieu » reste un incirconcis, un païen. Et c'est chez ce païen, Corneille, que Pierre est entré et il y annonce la grande nouvelle : Jésus de Nazareth est ressuscité ! Traduisez : l'Évangile est en train de déborder les frontières d'Israël !

On dit souvent que Paul est l'apôtre des païens, mais il faut rendre justice à Pierre : si l'on en croit les Actes des Apôtres, c'est lui qui a commencé, et à Césarée, justement, chez le centurion romain Corneille.¹

Et ce que nous venons d'entendre, c'est donc le discours que Pierre a prononcé chez Corneille, en ce jour mémorable. D'où l'importance de la dernière phrase du texte que nous venons d'entendre ; Pierre vient de comprendre : « Tout homme qui

croit en lui (Jésus) reçoit par lui le pardon de ses péchés. » Tout homme, c'est-à-dire pas seulement les Juifs : même des païens peuvent entrer dans l'Alliance. Le salut a d'abord été annoncé à Israël, mais désormais il suffit de croire en Jésus-Christ pour recevoir le pardon de ses péchés, c'est-à-dire pour entrer dans l'Alliance avec Dieu. Et donc tout homme, même non-juif (c'est le sens du mot « païen » ici), peut être baptisé au nom de Jésus.

Visiblement, ce fut la grande découverte des premiers chrétiens, Paul et Pierre y insistent tous les deux : il suffit de croire en Jésus pour être sauvé !

L'ensemble du discours de Pierre chez Corneille est révélateur de l'état d'esprit des Apôtres dans les années qui ont suivi la Résurrection de Jésus. Ils avaient été les témoins privilégiés des paroles et des gestes de Jésus, et ils avaient peu à peu compris qu'il était le Messie que tout le peuple attendait. Et puis, il y avait eu le Vendredi-Saint : Dieu avait laissé mourir Jésus de Nazareth ; certainement, Dieu n'aurait pas laissé mourir son Messie, son Envoyé ; leur déception avait été immense ; Jésus de Nazareth ne pouvait pas être le Messie.

Et puis ce fut le coup de tonnerre de la Résurrection : non, Dieu n'avait pas abandonné son Envoyé, il l'avait ressuscité. Et les Apôtres avaient eu de nombreuses rencontres avec Jésus vivant ; et maintenant, depuis l'Ascension et la Pentecôte, ils consacraient toutes leurs forces à l'annoncer à tous ; c'est très exactement ce que Pierre dit à Corneille : « Nous, les Apôtres, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des juifs et à Jérusalem. Ils l'ont fait mourir en le pendant au bois du supplice. Et voici que Dieu l'a ressuscité le troisième jour... Nous avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jean a déjà noté à plusieurs reprises dans son évangile qu'il a fallu attendre la Résurrection pour que les disciples comprennent le mystère du Christ, ses paroles et son comportement. Au moment de la Purification du Temple, lorsque Jésus avait fait un véritable scandale en chassant les vendeurs d'animaux et les changeurs, l'évangile de Jean dit : « Lorsque Jésus se leva d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait parlé ainsi, et ils crurent à l'Écriture ainsi qu'à la parole qu'il avait dite » (Jn 2, 22). Même chose lors de son entrée triomphale à Jérusalem, Jean note : « Au premier moment, ses disciples ne comprirent pas ce qui arrivait, mais lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent que cela avait été écrit à son sujet » (Jn 12, 16).

Mais soyons francs : vous ne trouverez nulle part dans toute l'Écriture une phrase pour dire que le Messie ressuscitera. Au bord du tombeau vide, Pierre et Jean ne viennent donc pas d'avoir une illumination comme si une phrase précise, mais oubliée, de l'Écriture revenait tout d'un coup à leur mémoire ; mais, tout d'un coup, c'est l'ensemble du plan de Dieu qui leur est apparu ; comme dit Saint Luc à propos des disciples d'Emmaüs, leurs esprits se sont ouverts à « l'intelligence des Écritures. »

« Il vit et il crut. Jusque là, les disciples n'avaient pas vu que, d'après l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts... » C'est parce que Jean a cru que l'Écriture s'est éclairée pour lui : jusqu'ici combien de choses de l'Écriture lui étaient demeurées obscures ; mais parce que tout d'un coup il donne sa foi, sans hésiter, alors tout devient clair : il relit l'Écriture autrement et elle lui devient lumineuse. L'expression « il fallait » dit cette évidence. Comme disait Saint Anselme, il ne

faut pas comprendre pour croire, il faut croire pour comprendre.

À notre tour, nous n'aurons jamais d'autre preuve de la Résurrection du Christ que ce tombeau vide... Dans les jours qui suivent, il y a eu les apparitions du Ressuscité. Mais aucune de ces preuves n'est vraiment contraignante... Notre foi devra toujours se donner sans autre preuve que le témoignage des communautés chrétiennes qui l'ont maintenue jusqu'à nous. Mais si nous n'avons pas de preuves, nous pouvons vérifier les effets de la Résurrection : la transformation profonde des êtres et des communautés qui se laissent habiter par l'Esprit, comme dit Paul, est la plus belle preuve que Jésus est bien vivant !

Compléments

- Jusqu'à cette expérience du tombeau vide, les disciples ne s'attendaient pas à la Résurrection de Jésus. Ils l'avaient vu mort, tout était donc fini... et, pourtant, ils ont quand même trouvé la force de courir jusqu'au tombeau... À nous désormais de trouver la force de lire dans nos vies et dans la vie du monde tous les signes de la Résurrection. L'Esprit nous a été donné pour cela. Désormais, chaque « premier jour de la semaine », nous courons, avec nos frères, à la rencontre mystérieuse du Ressuscité.

- C'est Marie-Madeleine qui a assisté la première à l'aube de l'humanité nouvelle ! Marie-Madeleine la pécheresse... elle est l'image de l'humanité tout entière qui découvre son Sauveur. Mais, visiblement, elle n'a pas compris tout de suite ce qui se passait : là aussi, elle est bien l'image de l'humanité !

Et, bien qu'elle n'ait pas tout compris, elle est quand même

partie annoncer la nouvelle aux apôtres et c'est parce qu'elle a osé le faire, que Pierre et Jean ont couru vers le tombeau et que leurs yeux se sont ouverts. À notre tour, n'attendons pas d'avoir tout compris pour oser inviter le monde à la rencontre du Christ ressuscité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apparemment vous êtes vaincus, on vous écrase, on vous persécute, on vous élimine ; et vos persécuteurs sont florissants : mais ne perdez pas courage ; Christ a vaincu le monde : regardez, il est vainqueur. Il a vaincu la mort. Les forces du mal ne peuvent rien contre vous ; elles sont déjà vaincues. Le vrai roi, c'est le Christ ; ceci, Jean le dit dès la première phrase : « Moi, Jean, votre frère et compagnon dans la persécution, la royauté et l'endurance avec Jésus. »

Évidemment, un tel discours ne peut pas être trop explicite, puisque le danger est grand de le voir saisi par le persécuteur ; alors on raconte des histoires d'un autre temps et des visions fantasmagoriques, tout ce qu'il faut pour décourager la lecture par des non-initiés. Par exemple, Saint Jean dit tout le mal possible de Babylone, qu'il appelle « la grande prostituée. » Pour qui sait lire entre les lignes, il s'agit évidemment de Rome. Le message de toute Apocalypse, c'est celui-là : les forces du mal pourront se déchaîner, elles ne l'emporteront pas !

C'est ce qui explique le triste contresens que nous faisons souvent sur le mot « Apocalypse » : car on y trouve effectivement la description du mal déchaîné, mais on y trouve bien plus encore l'annonce de la victoire de Dieu et de ceux qui lui seront restés fidèles.

Je reviens à l'Apocalypse de Saint Jean : puisqu'elle fait partie du Nouveau Testament, son personnage central est bien évidemment Jésus-Christ : il est au centre de toutes les visions.

Dans la lecture de ce dimanche, cette victoire du Christ nous est présentée dans une vision grandiose : c'est un dimanche, également, c'est-à-dire le jour où l'on célèbre la Résurrection du

Christ. Jean a l'impression de revivre comme une nouvelle Pentecôte : une voix puissante comme une trompette, le souffle de l'Esprit... il est saisi... au milieu de sept chandeliers d'or, un être de lumière lui apparaît ; un « fils d'homme » ; dans le vocabulaire du Nouveau Testament, le fils de l'homme est l'une des expressions pour dire le Messie ; pour Jean, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est le Christ. Alors, comme tout homme mis soudainement en présence de Dieu, Jean tombe à ses pieds et il s'entend dire « Sois sans crainte »... et il entend les paroles de victoire : « Je suis » (le nom même de Dieu)... « Je suis le Premier et le Dernier... Je suis le Vivant... le victorieux de la mort... je détiens les clés de la mort et du séjour des morts. »

Et comme toujours, ce genre de vision est vocation, pour une mission au service de ses frères : « Ecris ce que tu auras vu... » sous-entendu va encourager tes frères ; le passé, le présent, l'avenir m'appartiennent : on entend résonner ici la promesse du Christ : « Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra » (Jn 11, 25).

Note

1 – Les exégètes s'entendent pour dire que l'Apocalypse de Jean a été écrite sous le règne de l'empereur Domitien (81-96). Or cet empereur ne s'est pas livré à une persécution systématique des chrétiens. Le climat d'insécurité dans lequel vit la communauté de Jean vient peut-être d'une part des exigences du culte impérial promu par Domitien et d'autre part de l'opposition des Juifs restés réfractaires au Christianisme. C'est ce qui semble ressortir des lettres aux sept Églises.

Compléments

Dans l'Ancien Testament, le message du livre de Daniel était de type apocalyptique : écrit vers 165 av- J.C. pour encourager ses frères persécutés par le roi grec Antiochus Épiphanes, Daniel n'attaquait pas directement le problème : il racontait les actes d'héroïsme accomplis par des Juifs fidèles sous la persécution de Nabuchodonosor quatre cents ans plus tôt ; ce n'était qu'une leçon d'histoire, en apparence ; mais, pour qui savait lire entre les lignes, le message était clair.

Un exemple de texte de style « apocalyptique » dans l'histoire récente : au temps de la domination russe sur la Tchécoslovaquie, une jeune actrice tchèque a composé et joué de nombreuses fois dans son pays une pièce sur Jeanne d'Arc : franchement l'histoire de Jeanne d'Arc boutant les Anglais hors de France au quinzième siècle n'était pas le premier souci des Tchèques ; et si le scénario tombait entre les mains du pouvoir occupant, ce n'était pas trop compromettant ; mais pour qui savait lire entre les lignes, le message était clair : ce que la jeune fille de dix-neuf ans a su faire, avec l'aide de Dieu, nous le pouvons nous aussi.

Évangile

Jean 20, 19-31

C'était après la mort de Jésus,

19 le soir du premier jour de la semaine.

Les disciples avaient verrouillé les portes du lieu où ils étaient,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Pourtant tu m'as caché ta face
et je fus épouvanté.**
- 9 Et j'ai crié vers toi, SEIGNEUR
J'ai supplié mon Dieu :**
- 10 « À quoi te servirait mon sang
si je descendais dans la tombe ?
La poussière peut-elle te rendre grâce
et proclamer ta fidélité ?**
- 11 Écoute, SEIGNEUR, pitié pour moi !
SEIGNEUR, viens à mon aide ! »**
- 12 Tu as changé mon deuil en une danse,
Mes habits funèbres en parure de joie !**
- 13 Que mon cœur ne se taise pas,
Qu'il soit en fête pour toi ;
Et que sans fin, SEIGNEUR, mon Dieu,
Je te rende grâce !**

Le premier verset donne le ton de l'action de grâce : « Je t'exalte, SEIGNEUR : tu m'as relevé. » Mais auparavant, il y a eu la chute terrible dans un abîme et les moqueries des gens qui ricanait. C'est ce qui inspire des versets comme « tu m'as fait remonter de l'abîme et revivre quand je descendais à la fosse... tu m'épargnes les rires de l'ennemi. »

Notre malheureux ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Jusque-là il était confiant dans la vie ; apparemment, il était né sous une bonne étoile : « Dans mon bonheur, (c'est-à-dire au temps où j'étais heureux), je disais : Rien, jamais, ne m'ébranlera. » Mais le malheur est arrivé, et avec lui, l'effondrement de toutes ses certitudes, l'angoisse, la supplication ; et enfin le dénouement, la délivrance.

Tout cela, d'un bout à l'autre, c'est l'histoire d'Israël. Car il y a, comme toujours dans les psaumes, deux niveaux de lecture : l'histoire qu'on nous raconte est celle d'un individu tombé dans un puits ; en réalité, c'est le peuple tout entier qui parle, ou

plutôt qui chante, qui explose de joie au retour de l'Exil à Babylone... comme il avait chanté, dansé, explosé de joie après le passage de la Mer Rouge. L'Exil à Babylone, c'est aussi une chute mortelle dans un puits sans fond, dans un gouffre... et nombreux sont ceux qui ont pensé qu'Israël ne s'en relèverait pas. Au sein même du peuple, on a pu être pris de désespoir... Et il y en a eu des ennemis, pas mécontents, qui riaient bien de cette déchéance...

Et pourtant, jusque-là, Israël pouvait être confiant dans la vie : « Dans mon bonheur, je disais : Rien, jamais, ne m'ébranlera »... (Mais peut-être est-ce l'une des clés du problème ? Pendant l'Exil à Babylone, on a eu tout loisir de méditer sur les diverses causes possibles de ce malheur ; et on s'est justement demandé si le malheur du peuple n'avait pas été la conséquence de cette attitude ? Mais c'est une autre histoire... et ce n'est pas à nous, ici, de prétendre apporter une réponse...)

Pendant toute cette période d'épreuve, le peuple soutenu par ses prêtres, ses prophètes, a gardé espoir malgré tout et force pour appeler au secours : « J'ai crié vers toi, SEIGNEUR, j'ai supplié mon Dieu... Écoute, SEIGNEUR, pitié pour moi ! SEIGNEUR, viens à mon aide !... » Dans sa prière, il n'hésitait pas à employer tous les arguments, par exemple du genre « tu seras bien avancé quand je serai mort »... parce que, quand ce psaume a été écrit, on ne croyait pas encore en la Résurrection : on imaginait que les morts étaient dans un séjour d'ombre, le « shéol » où il ne se passe rien. Alors on disait à Dieu : « À quoi te servirait mon sang si je descendais dans la tombe ? La poussière peut-elle te rendre grâce et proclamer ta fidélité ? »

Et le miracle s'est produit : Dieu a sauvé son peuple : « Quand j'ai crié vers toi, SEIGNEUR, mon Dieu, tu m'as guéri ; SEIGNEUR, tu m'as fait remonter de l'abîme et revivre quand je descendais à la fosse.... » Comme dans d'autres textes bibliques, la vision d'Ézéchiël des ossements desséchés, par exemple, la restauration du peuple, le retour d'exil est décrit en termes de résurrection, à un moment où personne ne songe à une possibilité de résurrection individuelle. Plus tard, quand la foi biblique aura franchi le pas décisif et accueilli la révélation de la foi en la résurrection, ces textes seront relus et on leur découvrira une profondeur nouvelle.

« Tu as changé mon deuil en une danse, mes habits funèbres en parure de joie. » À l'époque de la composition du psaume, ce n'était qu'une image. Mais, désormais, pour tous ceux qui croient à la résurrection, Juifs et chrétiens, cette dernière phrase a pris un sens nouveau : irrésistiblement, elle donne envie de chanter « Alléluia »... parce que c'est le sens même du mot « Alléluia » dans la tradition juive ! Dans les commentaires des rabbins sur l'Alleluia, il y a ce petit texte extraordinaire que nous devrions nous redire chaque fois que, à notre tour, nous entonnons des Alléluia :

« Dieu nous a amenés de la servitude à la liberté, de la tristesse à la joie, du deuil au jour de fête, des ténèbres à la brillante lumière, de la servitude à la Rédemption. C'est pourquoi chantons devant lui l'Alleluia ! »

Deuxième lecture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Ac 13, 14. 43-52

Paul et Barnabé

- 14 étaient arrivés à Antioche de Pisidie.
Le jour du sabbat, ils entrèrent à la synagogue.
- 43 Quand l'assemblée se sépara,
beaucoup de Juifs et de convertis au judaïsme
les suivirent.
Paul et Barnabé, parlant avec eux,
les encourageaient à rester fidèles à la grâce de Dieu.
- 44 Le sabbat suivant,
presque toute la ville se rassembla
pour entendre la parole du Seigneur.
- 45 Quand les Juifs virent tant de monde,
ils furent remplis de fureur ;
ils repoussaient les affirmations de Paul avec des injures.
- 46 Paul et Barnabé leur déclarèrent avec assurance :
« C'est à vous d'abord
qu'il fallait adresser la parole de Dieu.
Puisque vous la rejetez
et que vous-mêmes ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle,
eh bien ! nous nous tournons vers les païens.
- 47 C'est le commandement que le Seigneur nous a donné :
J'ai fait de toi la lumière des nations
pour que, grâce à toi,
le salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. »
- 48 En entendant cela, les païens étaient dans la joie
et rendaient gloire à la parole du Seigneur ;
tous ceux que Dieu avait préparés pour la vie éternelle
devinrent croyants.
- 49 Ainsi, la parole du Seigneur se répandait dans toute la région.
- 50 Mais les Juifs entraînèrent les dames influentes
converties au judaïsme,
ainsi que les notables de la ville ;
ils provoquèrent des poursuites contre Paul et Barnabé,
et les expulsèrent de leur territoire.
- 51 Ceux-ci secouèrent contre eux la poussière de leurs pieds
et se rendirent à Iconium,
- 52 tandis que les disciples étaient pleins de joie dans l'Esprit Saint.

Nous sommes à la synagogue d'Antioche de Pisidie (en plein milieu de l'Asie Mineure, c'est-à-dire l'ouest de la Turquie actuelle) un samedi matin pour une célébration du shabbat. Le public est plus mélangé que nous ne le pensons spontanément : pour prendre une image, on pourrait dire qu'il y a trois cercles concentriques ; il y a d'abord, évidemment, les Juifs de naissance ; le deuxième cercle, ce sont les prosélytes : c'est-à-dire des non-Juifs de naissance qui ont été attirés par la religion juive au point de se convertir et d'en accepter toutes les pratiques, y compris la circoncision. Luc les appelle « les convertis au Judaïsme. »

Le troisième cercle, ce sont les « craignant Dieu » ; Luc ici les appelle les « païens », mais vous voyez qu'ils ne sont plus tout à fait des païens, puisqu'ils ont été attirés eux aussi par la religion juive et qu'ils se rendent le samedi matin à la synagogue pour le shabbat ; ils connaissent donc les Écritures juives. En revanche, ils ne sont pas allés jusqu'à la circoncision et à l'ensemble des pratiques juives.

Au départ, le projet de Paul est clair : à peine arrivé dans la ville, il compte se rendre à la synagogue le plus tôt possible pour s'adresser à ses frères juifs ; il leur parlera de Jésus de Nazareth ; pour lui, c'est la démarche qui s'impose de toute évidence ; les Apôtres qui sont tous juifs, ne l'oublions pas, considèrent le Christ comme le Messie attendu par tous les Juifs : ils vivent un accomplissement ; dans leur logique, un juif qui lit l'Écriture deviendra forcément chrétien : ils ont donc tout naturellement commencé par essayer de rallier les autres Juifs à leur découverte... et Paul compte bien faire la tournée des synagogues ; dans son idée, quand tout le peuple juif sera

converti, on entreprendra la conversion des païens.

Car, aux yeux de Paul, comme de tous ses contemporains, le plan de Dieu comportait deux étapes : d'abord le choix du peuple élu à qui Dieu s'est révélé (c'est ce qu'on appelle « l'élection d'Israël ») et ensuite c'est ce peuple élu qui devait annoncer le salut de Dieu aux autres peuples, aux païens ; pour exprimer cette « logique de l'élection » dans le plan de Dieu, le prophète Isaïe disait : « J'ai fait de toi la lumière des nations pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. » D'ailleurs, dans un premier temps, Jésus, lui-même, avait donné cette consigne à ses apôtres : « Ne prenez pas le chemin des païens... allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 10, 5).

Donc, dès le premier sabbat, Paul et Barnabé se rendent à la synagogue d'Antioche de Pisidie ; et ils reçoivent au premier abord un accueil plutôt favorable ; du coup, ils peuvent espérer que certains deviendront chrétiens à leur tour. Le sabbat suivant (c'est-à-dire le samedi suivant), ils recommencent à prendre la parole à la synagogue, et, apparemment, beaucoup de gens se sont dérangés pour les écouter ; mais cette fois leur succès commence à énerver les gens influents ! Luc dit : « quand les Juifs virent tant de monde, ils furent remplis de fureur, ils repoussaient les affirmations de Paul avec des injures. » Là, nous avons un petit problème de vocabulaire, parce que Luc ici appelle « Juifs » ceux qui vont s'opposer à Paul ; en réalité, il y a des Juifs qui deviendront chrétiens (comme Paul lui-même), et des Juifs qui refuseront absolument de reconnaître Jésus comme le Messie (ce sont ceux que Luc appelle « Juifs » ici).

En revanche, Luc note que les païens (c'est-à-dire les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

affirmée avec tant de force en Israël qu'il était pratiquement impossible pour des Juifs fervents de croire à la divinité de Jésus ! Ceux qui récitaient tous les jours la profession de foi juive : « Shema Israël », « Écoute Israël, le SEIGNEUR notre Dieu est le SEIGNEUR *un* » ne pouvaient supporter d'entendre Jésus affirmer « le Père et moi, nous sommes *un*. » Cela explique peut-être que l'opposition la plus farouche à Jésus soit venue des chefs religieux. Leur réaction ne se fait pas attendre ; en se préparant à le lapider, ils l'accusent : « Ce que tu viens de dire est un blasphème, parce que toi qui es un homme, tu te fais Dieu. »

Une fois de plus, Jésus se heurte à l'incompréhension de ceux qui, pourtant, attendaient le Messie avec le plus de ferveur ; on retrouve là un thème de méditation permanent chez Jean : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. » Tout le mystère de la personne du Christ est là et aussi en filigrane son procès : et d'ailleurs si on avait le temps de comparer ce passage de Jean avec les autres évangiles, on verrait qu'il ressemble de très près aux récits du procès de Jésus dans les évangiles synoptiques.

Et pourtant, tout n'est pas perdu ; Jésus a essuyé l'incompréhension, voire la haine, il a été persécuté, éliminé, mais certains ont cru en lui ; le même Jean le dit bien dans le Prologue de l'évangile : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu... mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 11-12). Et on sait bien que c'est grâce à ceux-là que la révélation a continué à se répandre. De ce petit Reste est né le peuple des croyants : « Mes brebis écoutent ma voix ; moi je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle. »

Malgré l'opposition que Jésus rencontre ici, malgré l'issue tragique déjà prévisible, il y a là, incontestablement un langage de victoire : « Personne ne les arrachera de ma main »... « Personne ne peut rien arracher de la main du Père » : on entend là comme un écho d'une autre phrase de Jésus rapportée par le même évangéliste : « Courage, j'ai vaincu le monde. » Les disciples de Jésus, tout au long de l'histoire, ont bien besoin de s'appuyer sur cette certitude : « Personne ne peut rien arracher de la main du Père. »

Cinquième dimanche de Pâques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Au cours du dernier repas que Jésus prenait avec ses disciples,**
- 31** quand Judas fut sorti, Jésus déclara :
« Maintenant le Fils de l'homme est glorifié,
et Dieu est glorifié en lui.
- 32** Si Dieu est glorifié en lui,
Dieu en retour lui donnera sa propre gloire ;
et il la lui donnera bientôt.
- 33** Mes petits enfants,
je suis encore avec vous, mais pour peu de temps.
- 34** Je vous donne un commandement nouveau :
c'est de vous aimer les uns les autres.
Comme je vous ai aimés,
vous aussi, aimez-vous les uns les autres.
- 35** Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples,
c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres. »

Les premières phrases de ce texte sont comme une sorte de variations sur le mot « gloire » : « quand Judas fut sorti, Jésus déclara : « Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu en retour lui donnera sa propre gloire » : tout ceci nous paraît un peu compliqué, mais en fait, c'est une manière bien juive de parler : elle dit la réciprocité des relations entre le Père et le Fils, ou mieux leur union fondamentale : « Qui m'a vu a vu le Père », c'est aussi une phrase que Saint Jean a retenue (14, 8) ; ou encore « Moi et le Père, nous sommes un » (10, 30) ; ici, dire que « le Fils de l'homme est glorifié, ou que Dieu est glorifié en lui », c'est dire que le Fils est le reflet du Père ; au passage, nous notons une fois de plus l'effort qu'il nous faut faire pour comprendre le vocabulaire de Jésus et de ses contemporains.

Je reviens au texte : d'après Jésus, c'est donc au moment précis où Judas part dans la nuit de la trahison, que lui, Jésus accomplit sa vocation d'être le reflet du Père. Mais Jean ne l'a pas compris tout de suite. Remettons-nous dans l'état d'esprit

des apôtres au moment de la sortie de Judas et dans les heures qui vont suivre : ils ont d'abord assisté impuissants à la Passion et à la mort du Christ ; ils ont vécu cette succession d'événements comme un moment d'horreur ; mais après coup, Jean a compris que c'était en réalité l'heure de la gloire de Jésus : car c'est là que le Fils révélait jusqu'où va l'amour du Père.

Et parce que le Fils trahi, abandonné de tous, persécuté par tous, persiste, lui seul contre tous, à n'être qu'amour, bienveillance, pardon, il révèle au monde jusqu'où va l'amour du Père, c'est-à-dire jusqu'à l'infini, sans limites : et alors, et c'est la deuxième partie de notre texte, ceux qui contemplant ce mystère de l'amour fou de Dieu deviennent capables d'aimer comme lui à leur tour. Car Jésus lie bien les deux choses : il dit « maintenant, je vais révéler au monde jusqu'où va l'amour du Père » et « maintenant je vous donne un commandement nouveau, c'est d'aimer de la même manière » (Sous-entendu, maintenant vous en serez capables parce que vous puiserez en moi mon propre amour) ;

Je m'attarde un peu là-dessus : en fait, la nouveauté, ce n'est pas le commandement d'aimer, Jésus ne l'invente pas : le commandement d'amour existe bel et bien dans l'enseignement des rabbins de son temps. Ce qui est nouveau, c'est d'aimer comme lui, mais non pas seulement à sa manière, c'est-à-dire au point d'être prêt à donner sa vie, en refusant toute puissance, toute domination, toute violence ; ce qui est nouveau, c'est encore plus que cela, c'est d'aimer vraiment comme lui, c'est-à-dire en étant complètement guidé par son Esprit ; et alors nous comprenons désormais tout autrement la fameuse phrase « Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples,

c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » Bien plus qu'un commandement, c'est un constat : si nous sommes réellement ses disciples, c'est son propre Esprit qui dicte nos comportements. Pour le dire autrement, Dieu sait si l'amour au jour le jour est difficile ; c'est presque un miracle ! Eh bien, si nous y parvenons dans nos communautés chrétiennes, le monde sera bien obligé d'admettre cette évidence que l'Esprit du Christ agit en nous !

Nous sommes donc invités d'abord à un acte de foi ! Croire que son Esprit d'amour nous habite, que ses ressources d'amour nous habitent : que nous avons désormais des capacités d'amour insoupçonnées, parce que ce sont les siennes... et alors il nous devient possible d'aimer « comme » lui parce que c'est son Esprit qui agit en nous.

Tout cela n'est-il pas un peu trop beau ? Nous savons par expérience que cela ne va pas de soi d'aimer notre entourage : il y a des gens avec qui cela va tout seul, comme on dit ; il y en a d'autres avec qui c'est bien difficile... sans parler de ceux pour lesquels nous éprouvons une véritable allergie... ou pire encore, ceux qui ont agi envers nous d'une manière impardonnable. Jésus n'ignore certainement pas tout cela quand il donne ce commandement à ses disciples ; mais il ne faut pas confondre amour et sensibilité : Jésus vient de montrer en actes de quel amour nous devons nous aimer ; rappelons-nous le contexte : cela se passe pendant son dernier repas avec ses disciples. Jésus a commencé par leur laver les pieds, à leur grand étonnement : lui, le Seigneur et le Maître, s'est fait leur serviteur. Et il a terminé en disant : « C'est un exemple que je vous ai donné ; ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. » C'est donc cela aimer « comme » il nous a aimés... et, après tout, si on y

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est symbolique de ce qui est humain : il s'agit bien d'une ville construite de main d'homme. Et c'est cette ville, bien humaine, qui est illuminée de la gloire de Dieu, du rayonnement de la présence de Dieu. Nous avons vu l'autre jour que, dans l'Apocalypse, le chiffre trois évoque Dieu ; on n'est donc pas surpris que la description de la ville utilise abondamment un multiple de trois et quatre : douze ! Manière superbe de dire que l'action de Dieu se déploie dans cette œuvre humaine.

À l'époque de Saint Jean on ne concevait pas de ville sans rempart : celle-ci en a : et ce n'est peut-être pas un hasard si la muraille de la ville est grande et haute comme la montagne : classiquement, dans la Bible, la montagne est le lieu de la rencontre avec Dieu.

Dans les remparts, douze portes sont creusées, douze portes qui ne se ferment jamais, si on en croit la suite du texte : car toute l'humanité doit pouvoir y entrer ; personne ne doit se heurter à porte close ! Douze portes distribuées équitablement sur les quatre côtés du carré : trois portes à l'Est, trois au Nord, trois au Sud, trois à l'Ouest.

Les douze portes sont gardées par douze anges : et sur chacune des portes un nom est inscrit : celui d'une des douze tribus d'Israël. Le peuple d'Israël a bien été choisi par Dieu pour être la porte par laquelle toute l'humanité entrera dans la Jérusalem définitive.

La muraille repose sur des fondations : sur ces fondations les noms des douze apôtres de l'Agneau : comme en architecture, il y a continuité entre les fondations et les murs, il y a ici continuité entre les douze tribus d'Israël et les douze

apôtres. Manière de dire que l'Église fondée par Jésus-Christ accomplit bien le dessein de Dieu qui se déploie tout au long de l'histoire biblique.

Quand il pénètre dans la ville magnifique, Jean est tout surpris : le premier monument qu'il y cherche, c'est le Temple : car la présence du Temple dans la ville sainte était le rappel vivant que Dieu ne quittait pas son peuple. Or ici Saint Jean nous dit « dans la cité, je n'ai pas vu de temple... » mais il n'est pas déçu : au contraire ; cela veut dire que désormais il n'y a plus besoin de signe ou de rappel de la présence de Dieu, car Dieu lui-même est présent, visible au milieu de son peuple ; je reprends le texte : « Dans la cité, je n'ai pas vu de temple, car son temple, c'est le Seigneur, le Dieu tout-Puissant et l'Agneau. » Et Jean continue : « La cité n'a pas besoin de la lumière du soleil ni de la lune, car la gloire de Dieu l'illumine, et sa source de lumière, c'est l'Agneau. »

Quand on sait l'importance attachée par le livre de la Genèse, à la création de la lumière dès le premier jour : « Dieu dit que la lumière soit et la lumière fut », l'affirmation de l'Apocalypse prend toute sa force : l'ancienne Création a disparu : plus de soleil, plus de lune... Nous sommes dans la nouvelle Création. Désormais la présence de Dieu rayonne sur le monde par le Christ. « La cité n'a pas besoin de la lumière du soleil ni de la lune, car la gloire de Dieu l'illumine, et sa source de lumière, c'est l'Agneau. »

Et pourtant Jérusalem a bien gardé son nom : c'est donc bien de la ville construite de main d'homme qu'il s'agit. Manière de dire que nos efforts pour collaborer au projet de Dieu sont utiles. Ils feront partie de la nouvelle Création ; notre œuvre

humaine ne sera pas détruite mais transformée par Dieu.

Les premiers destinataires de l'Apocalypse, en butte au mépris et pour certains à la persécution romaine à la fin du premier siècle de notre ère, avaient bien besoin d'entendre ces paroles de victoire. Vingt siècles plus tard, en France tout au moins, nous ne craignons plus les mêmes persécutions, mais nous avons bien besoin de raviver notre espérance : et, en particulier, nous avons bien besoin de nous entendre dire que la Jérusalem céleste commence avec nos humbles efforts d'aujourd'hui.

Évangile

Jean 14, 23-29

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père,
il disait à ses disciples :

- 23 « Si quelqu'un m'aime,
il restera fidèle à ma parole ;
mon Père l'aimera,
nous viendrons chez lui,
nous irons demeurer auprès de lui.
- 24 Celui qui ne m'aime pas
ne restera pas fidèle à mes paroles.
Or, la parole que vous entendez
n'est pas de moi :
elle est du Père qui m'a envoyé.
- 25 Je vous dis tout cela
pendant que je demeure encore avec vous ;
- 26 mais le Défenseur,
l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom,
lui, vous enseignera tout,
et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

palais de Jérusalem, autour du trône du roi, peut-être à la fin de la cérémonie du sacre.

On connaît assez bien le déroulement de cette cérémonie en Israël et on l'imagine d'autant mieux qu'elle ressemblait aux cérémonies analogues dans les royaumes voisins. Mais une différence colossale toutefois s'est instaurée dès le début de la royauté et a toujours subsisté en Israël par rapport aux peuples voisins. Car, si les rites se ressemblaient d'une capitale à l'autre, la conception de la monarchie au sein du peuple élu était particulière : là, en effet, aucun roi ne pouvait jamais prétendre être le plus haut personnage du pays. Même assis sur son trône, il n'était (en principe) qu'un exécutant des ordres transmis par les prophètes de la part de Dieu. Dans les Livres des Rois, par exemple, on voit fréquemment l'un ou l'autre roi demander l'accord du prophète du moment avant de partir en campagne ou même, dans le cas de David, avant d'entreprendre la construction d'un Temple. Et l'on voit à de multiples reprises les prophètes intervenir librement dans la vie des rois et critiquer violemment parfois leurs agissements.

Car le véritable roi en Israël n'était autre que Dieu lui-même ; et, en réalité, c'est en son honneur que notre psaume déploie tout le vocabulaire adressé ailleurs aux rois de la terre. Nous pouvons imaginer la scène : sonneries de trompes, applaudissements, ovations, le roi assis sur son trône est porté en triomphe et, à gorges déployées, tous les assistants crient « Vive le roi ! » Le mot « redoutable » lui-même est un compliment : aucun sujet ne saurait redouter son roi, évidemment, mais les ennemis sont prévenus, notre roi sera invincible.

À chaque ligne, c'est une évidence, il s'agit bien de Dieu ici, notre Dieu, celui du Sinäi, le SEIGNEUR. En même temps, étrangement, il semble être le Dieu de tout l'univers. Pas question de le garder pour nous tout seuls : il est « le grand roi sur toute la terre » et tous les peuples sont associés à la fête : « Tous les peuples, battez des mains, acclamez Dieu par vos cris de joie ! » Cette dimension universelle très présente dans ce psaume suggère qu'il a certainement été composé tardivement dans l'histoire d'Israël : les premiers rois d'Israël n'ont jamais imaginé que Dieu soit le Maître de l'Univers entier.

La découverte du monothéisme date seulement de l'Exil à Babylone, au moment justement où la monarchie s'est éteinte. Ce psaume a donc été probablement composé après le retour de l'Exil et ce n'est pas dans la salle du trône que ces acclamations ont retenti, c'est dans le Temple de Jérusalem reconstruit. À l'occasion d'une célébration liturgique, nos frères juifs évoquent le grand projet de Dieu sur l'humanité et ils anticipent. Ils imaginent déjà le Jour où enfin Dieu sera reconnu pour ce qu'il est, le Père de toute bonté.

Nous, chrétiens, reprenons ce psaume à notre tour. La royauté du Christ est encore bien discrète : les évangélistes n'ont pas de cérémonie de couronnement à raconter : raison de plus pour lui décerner déjà ce superbe hommage qui ne fait qu'anticiper le chant qu'entonneront au dernier jour les fils de Dieu enfin rassemblés : « Tous les peuples, battez des mains, acclamez Dieu par vos cris de joie ! »

Deuxième lecture

Hébreux 9, 24-28 ; 10, 19-23

- 9, 24 Car le Christ n'est pas entré
dans un sanctuaire construit par les hommes,
qui ne peut être qu'une copie du sanctuaire véritable ;
il est entré dans le ciel même,
afin de se tenir maintenant pour nous
devant la face de Dieu.
- 25 Il n'a pas à recommencer plusieurs fois son sacrifice,
comme le grand prêtre qui, tous les ans,
entraîne dans le sanctuaire
en offrant un sang qui n'était pas le sien ;
- 26 car alors, le Christ aurait dû plusieurs fois souffrir la Passion
depuis le commencement du monde.
Mais c'est une fois pour toutes,
au temps de l'accomplissement,
qu'il s'est manifesté
pour détruire le péché par son sacrifice.
- 27 Et comme le sort des hommes est de mourir une seule fois,
puis de comparaître pour le jugement,
- 28 ainsi le Christ,
après s'être offert une seule fois
pour enlever les péchés de la multitude,
apparaîtra une seconde fois,
non plus à cause du péché,
mais pour le salut de ceux qui l'attendent.
- 10, 19 Frères, c'est avec pleine assurance
que nous pouvons entrer au sanctuaire du ciel
grâce au sang de Jésus :
- 20 nous avons là une voie nouvelle et vivante
qu'il a inaugurée en pénétrant au-delà du rideau
du Sanctuaire, c'est-à-dire de sa condition humaine.
- 21 Et nous avons le grand prêtre par excellence,
celui qui est établi sur la maison de Dieu.
- 22 Avançons-nous donc vers Dieu
avec un cœur sincère,
et dans la certitude que donne la foi,
le cœur purifié de ce qui souille notre conscience,
le corps lavé par une eau pure.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

siècle). « C'est debout que nous faisons la prière le premier jour de la semaine, mais nous n'en savons pas tous la raison. Ce n'est pas seulement parce que, ressuscités avec le Christ et devant « chercher les choses d'en haut » (Col 3, 1), nous rappelons à notre souvenir, en nous tenant debout quand nous prions en ce jour consacré à la Résurrection, la grâce qui nous a été donnée, mais parce que ce jour-là paraît être en quelque sorte l'image du siècle à venir... » (Saint Basile, Traité du saint Esprit, IV^e siècle).

Psaume 96 (97), 1-2. 6-7. 9

- 1 Le SEIGNEUR est roi ! Exulte la terre !
Joie pour les îles sans nombre !**
- 2 Justice et droit sont l'appui de son trône.**
- 6 Les cieux ont proclamé sa justice,
et tous les peuples ont vu sa gloire.**
- 7 À genoux devant lui, tous les dieux !**
- 9 Tu es, SEIGNEUR, le Très-Haut
sur toute la terre :
tu domines de haut tous les dieux.**

Bien sûr, aujourd'hui, à la lumière de la résurrection du Christ, quand nous disons « le Seigneur est roi », nous le pensons de Jésus-Christ. Mais ce psaume a d'abord été composé pour célébrer le Dieu d'Israël ; je vous propose donc de le méditer tel qu'il a été composé.

« Le SEIGNEUR est roi ! » Dès les premiers mots de ce psaume, nous savons qu'il a été composé pour honorer Dieu comme le seul roi, le roi devant lequel tous les roitelets de la

terre doivent courber la tête ! Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur, le seul roi... Si les psaumes et les prophètes y insistent tant, on devine que cela n'allait pas de soi ! La lutte contre l'idolâtrie a été le grand combat de la foi d'Israël. Nous avons entendu ici : « À genoux devant lui, tous les dieux ! » et encore : « Tu domines de haut tous les dieux. »

Entendons-nous bien : ces phrases ne sont pas une reconnaissance qu'il y aurait d'autres dieux même inférieurs !... Au moment où ce psaume est écrit, la Bible en a fini avec toute trace de polythéisme : « Écoute, Israël, le SEIGNEUR notre Dieu est le SEIGNEUR *un* », c'est le premier article du credo juif. Des phrases comme « à genoux devant lui, tous les dieux » ou « tu domines de haut tous les dieux » sont parfaitement claires dans la mentalité biblique : un seul être au monde mérite qu'on se mette à genoux devant lui, c'est Dieu, le Dieu d'Israël, le seul Dieu. Toutes les génuflexions qu'on peut faire devant d'autres que Dieu ne sont que de l'idolâtrie.

C'est bien d'ailleurs pour cela que Jésus a été condamné et exécuté : il a osé se prétendre Dieu lui-même ; c'est donc un blasphémateur et tout blasphémateur doit être retranché du peuple élu ; élu précisément pour annoncer au monde le Dieu unique.

Il faut dire que tous les peuples alentour sont polythéistes. Même la réforme religieuse du pharaon Akhénaton, vers 1350 av- J. C. n'a pas instauré un monothéisme strict : jamais Akhénaton n'a envisagé un seul dieu régissant l'univers entier. Le peuple élu a donc été en permanence tout au long de l'histoire biblique, au contact de peuples polythéistes, idolâtres. Et sa foi a chancelé plus d'une fois... à ce moment-là les

prophètes comparaient Israël à une épouse infidèle ; ils la traitaient d'adultère, de prostituée... mais aussi et en même temps, chaque fois, ils assuraient le peuple élu du pardon de Dieu.

Une autre trace dans la Bible de cette lutte contre l'idolâtrie, ce sont toutes les ressources dont les écrivains disposent pour affirmer que Dieu est Unique. Pour moi, l'exemple le plus frappant est le premier chapitre de toute la Bible, le premier récit de la Création dans le premier chapitre de la Genèse. Ce texte a été écrit par les prêtres pendant l'Exil à Babylone, donc au sixième siècle av- J.C. À cette époque-là, à Babylone, on croit que le ciel est peuplé de dieux, rivaux entre eux, d'ailleurs, et ceux qui ont décidé de fabriquer l'homme ont bien l'intention d'en faire leur esclave : le bonheur de l'homme est le dernier de leurs soucis. La création a été faite à partir des restes du cadavre d'une divinité monstrueuse et l'homme lui-même est un mélange : il est mortel, mais il renferme une parcelle divine qui provient du cadavre d'une divinité mauvaise.

Les prêtres d'Israël vont donc se démarquer très fort de ces représentations qui sont aux antipodes du projet de Dieu. Pour commencer, on va répéter que la Création n'est que bonne : pas de mélange monstrueux à partir du cadavre d'un dieu mauvais vaincu ; c'est pourquoi, génialement, on a inséré ce refrain « et Dieu vit que cela était bon. » Ensuite, pour bien affirmer qu'il n'y a qu'un dieu, sans équivoque possible, pour qu'on ne soit pas tenté d'honorer le soleil comme un dieu, ou la lune comme une déesse, on ne va même pas les nommer : le texte dit : « Et Dieu fit les deux grands luminaires, le grand luminaire pour présider au jour et le petit luminaire pour présider à la nuit. » Ils sont réduits à leur fonction utilitaire : deux ampoules en somme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Actes des Apôtres 2, 1-11

- 1 **Quand arriva la Pentecôte, (le cinquantième jour après Pâques) ils se trouvaient réunis tous ensemble.**
- 2 **Soudain il vint du ciel un bruit pareil à celui d'un violent coup de vent :
toute la maison où ils se tenaient en fut remplie.**
- 3 **Ils virent apparaître comme une sorte de feu qui se partageait en langues et qui se posa sur chacun d'eux.**
- 4 **Alors ils furent tous remplis de l'Esprit Saint :
ils se mirent à parler en d'autres langues,
et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit.**
- 5 **Or, il y avait, séjournant à Jérusalem, des Juifs fervents,
issus de toutes les nations qui sont sous le ciel.**
- 6 **Lorsque les gens entendirent le bruit, ils se rassemblèrent en foule.
Ils étaient dans la stupéfaction
parce que chacun d'eux les entendait parler sa propre langue.**
- 7 **Déconcertés, émerveillés, ils disaient :
« Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ?**
- 8 **Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ?**
- 9 **Parthes, Mèdes et Elamites,
habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce,
des bords de la mer Noire, de la province d'Asie,**
- 10 **de la Phrygie, de la Pamphylie,
de l'Égypte et de la Libye proche de Cyrène, Romains résidant ici,**
- 11 **Juifs de naissance et convertis, Crétois et Arabes,
tous, nous les entendons proclamer dans nos langues les merveilles de Dieu. »**

Première chose à retenir de ce texte : Jérusalem est la ville du don de l'Esprit ! Elle n'est pas seulement la ville où Jésus a institué l'Eucharistie, la ville où il est ressuscité, elle est aussi la ville où l'Esprit a été répandu sur l'humanité.

À l'époque du Christ, la Pentecôte juive était très importante : c'était la fête du don de la Loi, l'une des trois fêtes de l'année pour lesquelles on se rendait à Jérusalem en pèlerinage. L'énumération de toutes les nationalités réunies à Jérusalem pour cette occasion en est la preuve : « Parthes, Mèdes et Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, des bords de la mer Noire, de la province d'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye proche de Cyrène... Crétois et Arabes. »

La ville de Jérusalem grouillait donc de monde venu de partout, des milliers de Juifs pieux venus parfois de très loin : c'était l'année de la mort de Jésus, mais qui d'entre eux le savait ? J'ai dit intentionnellement « la mort » de Jésus, sans parler de sa Résurrection ; car celle-ci pour l'instant est restée confidentielle. Ces gens venus de partout n'ont probablement jamais entendu parler d'un certain Jésus de Nazareth. Cette année-là est comme toutes les autres, cette fête de Pentecôte sera comme toutes les autres. Mais déjà, ce n'est pas rien ! On vient à Jérusalem dans la ferveur, la foi, l'enthousiasme d'un pèlerinage pour renouveler l'Alliance avec Dieu.

Pour les disciples, bien sûr, cette fête de Pentecôte, cinquante jours après la Pâque de Jésus, celui qu'ils ont vu entendu, touché... après sa Résurrection... cette Pentecôte ne ressemble à aucune autre ; pour eux plus rien n'est comme avant... Ce qui ne veut pas dire qu'ils s'attendent à ce qui va se passer !

Pour bien nous faire comprendre ce qui se passe, Luc nous le raconte ici, dans des termes qu'il a de toute évidence choisis très soigneusement pour évoquer au moins trois textes de

l'Ancien Testament : ces trois textes, ce sont premièrement le don de la Loi au Sinäi ; deuxièmement une parole du prophète Joël ; troisièmement l'épisode de la tour de Babel.

Commençons par le Sinäi : les langues de feu de la Pentecôte, le bruit « pareil à celui d'un violent coup de vent » suggèrent que nous sommes ici dans la ligne de ce qui s'était passé au Sinäi, quand Dieu avait donné les tables de la Loi à Moïse ; on trouve cela au livre de l'Exode : « Le troisième jour, quand vint le matin, il y eut des voix, des éclairs, une nuée pesant sur la montagne et la voix d'un cor très puissant ; dans le camp, tout le peuple trembla. Moïse fit sortir le peuple à la rencontre de Dieu hors du camp, et ils se tinrent tout en bas de la montagne. La montagne du Sinäi n'était que fumée, parce que le SEIGNEUR y était descendu dans le feu ; sa fumée monta comme le feu d'une fournaise, et toute la montagne trembla violemment... Moïse parlait et Dieu lui répondait par la voix du tonnerre » (Ex 19, 16-19).

En s'inscrivant dans la ligne de l'événement du Sinäi, Saint Luc veut nous faire comprendre que cette Pentecôte, cette année-là, est beaucoup plus qu'un pèlerinage traditionnel : c'est un nouveau Sinäi. Comme Dieu avait donné sa Loi à son peuple pour lui enseigner à vivre dans l'Alliance, désormais Dieu donne son propre Esprit à son peuple... Désormais la Loi de Dieu (qui est le seul moyen de vivre vraiment libres et heureux, il ne faut pas l'oublier) désormais cette Loi de Dieu est écrite non plus sur des tables de pierre mais sur des tables de chair, sur le cœur de l'homme, pour reprendre une image d'Ezéchiel.²

Deuxièmement, Luc a très certainement voulu évoquer une parole du prophète Joël : « Je répandrai mon esprit sur toute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chez lui, nous irons demeurer auprès de lui. » Cela ne veut évidemment pas dire que notre Père du ciel pourrait ne pas nous aimer si nous ne nous mettons pas au service de nos frères ! En Dieu, il n'y a pas de marchandages, pas de conditions ! Au contraire, la caractéristique de la miséricorde, c'est de se pencher encore plus près des miséreux, et miséreux, nous le sommes sur le plan de l'amour et du service des autres.

Mais ce que veut dire cette phrase, c'est quelque chose que nous connaissons bien : la capacité d'aimer est un art et tout art s'apprend en s'exerçant ! L'amour du Père est sans mesure, infini ; c'est notre capacité d'accueil de cet amour qui est limitée et qui grandit à mesure que nous l'exerçons. Si bien que l'on pourrait traduire : « Si quelqu'un m'aime, il se mettra au service des autres. Et peu à peu son cœur s'élargira et l'amour de Dieu l'envahira de plus en plus et il pourra encore mieux servir les autres... et ainsi de suite jusqu'à l'infini... » Jusqu'à l'infini au vrai sens du terme.

Pour terminer, revenons sur le mot « Défenseur » : il est vrai que nous avons besoin d'un Défenseur... mais pas devant Dieu, bien sûr ! Saint Paul nous l'a bien dit dans la lettre aux Romains (qui est notre seconde lecture de cette fête) : « L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un Esprit qui fait de vous des fils. » Nous n'avons donc plus peur de Dieu, nous n'avons pas besoin de Défenseur devant lui. Mais alors devant qui ? Jésus dit bien : « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous. » Nous avons besoin d'un Défenseur, d'un avocat pour nous défendre devant nous-mêmes, devant nos réticences à nous mettre au service des autres, devant nos timidités du genre « Qu'est-ce que si peu de pains et de

poissons pour tant de monde ? »

Nous avons bien besoin de ce Défenseur qui constamment, plaidera en nous pour les autres. Et ce faisant, c'est nous en réalité qu'il défendra, car notre vrai bonheur, c'est de nous laisser modeler chaque jour par le potier à son image.

Fête de la Trinité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cœurs l'amour même que Dieu porte à l'humanité et, à notre tour, nous devenons capables d'aimer. Et ainsi, peu à peu, nous entrons davantage dans la communion trinitaire dès maintenant. C'est cela que Paul appelle « avoir part à la gloire de Dieu. » « Notre orgueil, c'est d'espérer avoir part à la gloire de Dieu... et l'espérance ne trompe pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné.

Complément

Il est particulièrement suggestif de lire cette lettre de Paul aux Romains et surtout le verset 5 juste après la fête de la Pentecôte !

Évangile

Jean 16, 12-15

**À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père,
il disait à ses disciples :**

- 12 « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire,
mais pour l'instant vous n'avez pas la force de les porter.**
- 13 Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité,
il vous guidera vers la vérité tout entière.
En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même :
il redira tout ce qu'il aura entendu,
et ce qui va venir, il vous le fera connaître.**
- 14 Il me glorifiera,
car il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître.**
- 15 Tout ce qui appartient au Père est à moi ;
voilà pourquoi je vous ai dit :
il reprend ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. »**

Avant de nous aventurer dans ce texte de Saint Jean, il faut plus que jamais nous « habiller le cœur » (comme disait Saint Exupéry) : Jésus livre ici l'intimité même de la Trinité, mystère dans lequel il nous introduit ; mais pour percevoir ce mystère d'amour et de communion, il faudrait que nous lui soyons accordés, que nous soyons nous-mêmes feu brûlant d'amour et de communion ; or, nous ressemblons plutôt à du bois trop vert mis au contact du feu : bien difficile de le faire « prendre. » Ce que Jésus nous dit ici, entre autres choses, c'est que l'Esprit de Dieu, le feu, va venir en nous : il va s'installer au cœur du bois vert. Nous sommes encore dans le contexte du dernier repas de Jésus avec ses disciples, au soir du Jeudi Saint : Jésus fait ses adieux et prépare ses disciples aux événements qui vont suivre. Il révèle le maximum de son mystère, mais il y a des choses qu'ils ne peuvent pas encore comprendre : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous n'avez pas la force de les porter. »

L'histoire de l'humanité, comme toute histoire humaine est celle d'un long cheminement. Comme nous, parents ou éducateurs, accompagnons ceux qui nous sont confiés dans leur éveil progressif, Dieu accompagne l'humanité dans sa longue marche. Tout au long de l'histoire biblique, Dieu s'est révélé progressivement à son peuple : ce n'est que peu à peu que le peuple élu a abandonné ses croyances spontanées pour découvrir toujours un peu mieux le vrai visage de Dieu. Mais ce n'est pas fini : la preuve, c'est la difficulté des propres disciples de Jésus à le reconnaître comme le Messie, tellement il était différent du portrait qu'on s'en était fait d'avance.

Et ce long chemin de découverte de Dieu n'est pas encore terminé, il n'est jamais terminé : il continuera jusqu'à

l'accomplissement du projet de Dieu. Tout au long de ce cheminement, l'Esprit de vérité nous accompagne pour nous guider vers la vérité tout entière... La vérité semble bien être l'un des maîtres-mots de ce texte : à en croire ce que nous lisons, la vérité est un but et non pas un acquis : « L'Esprit de vérité vous guidera vers la vérité tout entière »... Cela devrait nous interdire de nous disputer sur des questions de théologie... puisqu'aucun de nous ne peut prétendre posséder la vérité tout entière ! D'autre part, elle n'est pas d'ordre intellectuel, elle n'est pas un savoir ; puisque, dans le même évangile de Jean, Jésus dit « je suis la Vérité. » Alors nous comprenons pourquoi dans le texte d'aujourd'hui, il emploie plusieurs fois le verbe « connaître » : « Ce qui va venir, il vous le fera connaître... il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. » En langage biblique on sait bien que « connaître » désigne une expérience de vie et non pas un savoir. À tel point que ce mot « Connaître », est celui qui est employé pour l'union conjugale. L'expérience de l'amour ne s'explique pas, on peut seulement la vivre et s'en émerveiller.

L'Esprit va habiter en nous, nous pénétrer, nous guider vers le Christ qui est la Vérité... alors, peu à peu, la révélation du mystère de Dieu ne nous sera plus extérieure : nous en aurons la perception intime : là encore, j'entends un écho des promesses des prophètes : « ils me connaîtront tous du plus grand au plus petit. »

Dernière remarque : « Ce qui va venir, il vous le fera connaître. » « Ce qui va venir » : n'attendons pas des révélations à la manière des voyants... il s'agit de beaucoup plus grand : c'est le grand projet de Dieu qui se réalise dans l'histoire humaine : ce que Saint Paul appelle « le dessein bienveillant » et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

habitudes que sont en train de prendre les Corinthiens ; et les quelques versets que nous lisons ici s'inscrivent dans un chapitre où il leur rappelle les exigences de la vie fraternelle. « Je n'ai pas à vous féliciter : lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a parmi vous des divisions... » On peut se demander ce qu'il dirait aujourd'hui en voyant tant de schismes et de divisions parmi les chrétiens du vingt-et-unième siècle ? Pour lui l'exigence de vivre en communion les uns avec les autres découle directement du mystère de l'Eucharistie.

« La nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain » : Paul fait un lien direct entre la Passion du Christ et ce geste ; « il était livré » : là Jésus est passif, il est le jouet d'une trahison, de l'incompréhension, de la haine des hommes... il est livré entre nos mains... Dans les phrases suivantes « il prit du pain... il rendit grâce, il le rompit, il dit... », au contraire, il est actif, il prend l'initiative, il donne un sens à tout ce qui va se passer : il retourne la situation ; de cette conduite de malheur, il va faire le geste suprême de l'Alliance entre Dieu et les hommes. Et, là, on entend en écho la phrase de Jésus lui-même rapportée par Saint Jean : « Ma vie, on ne me la prend pas, je la donne » (Jn 10, 18). De ce contexte de haine et d'aveuglement, il va faire le lieu de l'amour et du partage : « mon corps est pour vous » ; « cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang »... Voilà ce qu'est le « pardon » au vrai sens du terme : le don parfait, au sens de parachevé, par-delà la haine... Et par là même, il montre la puissance de l'amour, qui est seul capable de transformer des conduites de mort en source de vie. Seul le pardon est capable de ce miracle. « Il est vraiment grand le mystère de la foi » comme nous le disons à chaque Eucharistie.

Quand il lit le mystère de la foi à ce niveau-là, Paul ne peut

qu'être scandalisé de l'écart entre la profondeur de ce mystère et la mesquinerie de la conduite des Corinthiens. Je vous rappelle le reproche que leur faisait Paul : « Quand vous vous réunissez en commun, ce n'est pas le repas du Seigneur que vous prenez. Car, au moment de manger, chacun se hâte de prendre son propre repas, en sorte que l'un a faim, tandis que l'autre est ivre » (1 Co 11, 20). On ne s'étonne pas que ce texte nous soit proposé justement le jour de la fête du Corps du Christ : nous sommes aujourd'hui ce Corps du Christ en train de grandir.

« Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur. » Nous proclamons sa mort : c'est-à-dire que nous proclamons son témoignage d'amour jusqu'au bout ; comme le dit la très belle prière eucharistique de la Réconciliation, nous proclamons que « ses deux bras étendus dessinent entre ciel et terre le signe indélébile de l'Alliance » (entre Dieu et l'humanité). Quand nous « proclamons sa mort », nous nous engageons donc résolument dans la grande œuvre de réconciliation et d'Alliance inaugurée par Jésus.

Saint Paul termine par cette phrase : « Vous proclamez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. » Ce « jusque-là » dit notre impatience. Le peuple chrétien est tendu vers la venue du Christ ; nous sommes le peuple de l'attente. Cette attente, nous la disons à chaque Eucharistie : « Viens, Seigneur Jésus », c'est la dernière phrase de l'acclamation après la Consécration. Mais aussi dans le Notre Père : « Que ton règne vienne. » Et si Jésus nous invite à redire si souvent cette prière, c'est pour nous éduquer à l'espérance : pour que nous devenions des impatients de son Règne, de sa venue.

Dernière remarque : Paul dit « jusqu'à ce qu'il vienne » et non pas « jusqu'à ce qu'il revienne. » Nous n'attendons pas le retour du Christ comme s'il était parti quelque part loin de nous et qu'il devait revenir. Il n'est pas parti quelque part loin de nous ! Il est avec nous « tous les jours jusqu'à la fin des temps » comme il nous l'a promis (Mt 28, 20). Mais nous attendons sa VENUE au sens où l'on dit « Le Dieu qui est, qui était et qui vient » : il ne cesse de venir au sens où sa Présence agissante accomplit peu à peu le grand projet prévu dès avant la création du monde, pour peu que nous acceptions d'y collaborer.

Le dernier mot de la Bible, dans l'Apocalypse, c'est justement « Viens, Seigneur Jésus. » Le début du livre de la Genèse nous disait la vocation de l'humanité appelée à être l'image et la ressemblance de Dieu, donc destinée à vivre d'amour, de dialogue, de partage comme Dieu lui-même dans sa Trinité. Le dernier mot de la Bible nous dit que le projet se réalise en Jésus-Christ. Quand nous disons « Viens Seigneur Jésus », nous appelons de toutes nos forces le jour où il nous rassemblera tous des quatre coins du monde pour ne faire qu'un seul Corps.

Évangile

Luc 9, 11-17

- 11 **Jésus parlait du règne de Dieu à la foule,
et il guérissait ceux qui en avaient besoin.**
- 12 **Le jour commençait à baisser.
Les Douze s'approchèrent de lui et lui dirent :**
« Renvoie cette foule,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour revenir à notre psaume d'aujourd'hui, il décline l'amour de Dieu pour son peuple dans le vocabulaire du berger : « Le SEIGNEUR est mon berger, je ne manque de rien. Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer. Il me mène vers les eaux tranquilles... » Le verbe « mener » est ce qui caractérise le mieux un berger digne de ce nom. À plusieurs reprises, Ézéchiel, pendant l'Exil à Babylone, se plaint des bergers d'Israël (entendez les rois), qui, justement, n'ont pas « mené » le peuple, parce qu'ils étaient avant tout préoccupés de leur intérêt personnel.

Par exemple : « Malheur aux bergers d'Israël qui se paissent eux-mêmes ! N'est-ce pas le troupeau que les bergers doivent paître ?... Les bêtes se sont dispersées, faute de berger, et elles ont servi de proie à toutes les bêtes sauvages (entendez les nations étrangères, et en particulier Babylone) ; elles se sont dispersées. Mon troupeau s'est éparpillé par toutes les montagnes, sur toutes les hauteurs ; mon troupeau s'est dispersé sur toute la surface du pays sans personne pour le chercher, personne qui aille à sa recherche » (Ez 34, 2. 5-6). Quand le prophète parle de dispersion, il vise toutes les infidélités à l'Alliance, toutes les idolâtries, tous les cultes qui se sont instaurés partout dans le pays pourtant consacré au Dieu unique ; ce sont autant de fausses pistes qui ont entraîné le malheur actuel du peuple.

Dans le psaume, la phrase « Il me conduit par le juste chemin pour l'honneur de son Nom » vise exactement la même chose : en langage biblique, le « chemin » signifie toujours la vie dans l'Alliance avec le Dieu unique, c'est-à-dire l'abandon résolu de toute idolâtrie ; or l'histoire montre que ce n'est jamais gagné et qu'à toute époque l'idolâtrie a été le combat

incessant de tous les prophètes ; soit-dit en passant, ils auraient peut-être tout autant à faire aujourd'hui ; une idole, ce n'est pas uniquement une statue de bois ou de plâtre... c'est tout ce qui risque d'accaparer nos pensées au point d'entamer notre liberté. Que ce soit une personne, un bien convoité, ou une idée, Dieu veut nous en délivrer, non pas pour faire de nous ses esclaves, mais pour faire de nous des hommes libres ; c'est cela « l'honneur de son Nom » (verset 3) : le Dieu libérateur veut l'homme libre.

Pour libérer définitivement l'humanité de toutes ces fausses pistes, Dieu a envoyé son Fils ; et désormais, les chrétiens ont en tête la phrase de Jésus dans l'évangile de Jean : « Je suis le Bon Pasteur, je donne ma vie pour mes brebis » (Jn 10). Il donne sa vie, au sens vrai du terme. Si bien que nous pouvons chanter à notre tour : « Toi, Seigneur, tu es mon berger... Tu es avec moi, ta croix (ton bâton) me guide et me rassure. »

Au début de l'Église, ce psaume était devenu naturellement le psaume spécial de la liturgie du Baptême ; les baptisés (je parle au pluriel parce que les baptêmes étaient toujours célébrés communautairement) émergeant de la cuve baptismale, partaient en procession vers le lieu de la Confirmation et de l'Eucharistie. Et l'évocation des eaux tranquilles, vivifiantes, (pour le Baptême), de la table et de la coupe (pour l'Eucharistie), du parfum (pour la Confirmation) nous rappelle évidemment cette triple liturgie. « Il me mène vers les eaux tranquilles et me fait revivre... Tu prépares la table pour moi... Ma coupe est débordante... tu répands le parfum sur ma tête... »

Désormais, « grâce et bonheur accompagnent » le baptisé puisque, comme le Christ nous l'a promis, il est avec nous

« tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

Deuxième lecture

Romains 5, 5b-11

Frères,

- 5 l'amour de Dieu
a été répandu dans nos cœurs
par l'Esprit Saint qui nous a été donné.
- 6 Alors que nous n'étions encore capables de rien,
le Christ, au temps fixé par Dieu,
est mort pour les coupables que nous étions.
- 7 – Accepter de mourir pour un homme juste,
c'est déjà difficile ;
peut-être donnerait-on sa vie pour un homme de bien.
- 8 Or, la preuve que Dieu nous aime,
c'est que le Christ est mort pour nous,
alors que nous étions encore pécheurs.
- 9 À plus forte raison, maintenant que le sang du Christ
nous a fait devenir des justes,
nous serons sauvés par lui
de la colère de Dieu.
- 10 En effet, si Dieu nous a réconciliés avec lui
par la mort de son Fils,
quand nous étions encore ses ennemis,
à plus forte raison,
maintenant que nous sommes réconciliés,
nous serons sauvés par la vie du Christ ressuscité.
- 11 Bien plus, nous mettons notre orgueil en Dieu,
grâce à Jésus-Christ notre Seigneur,
qui nous a réconciliés avec Dieu.

Pour Paul, il est évident que la venue de Jésus-Christ a marqué un tournant dans l'histoire de l'humanité : laissée à elle-même avant la venue de Jésus-Christ, elle ne pouvait que se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grecque de ce texte, la Septante a choisi le mot « vierge. »

Complément

Premier étonnement : en quoi une naissance d'un bébé au palais royal mérite-t-elle une annonce aussi solennelle ? En réalité cette annonce dit plus qu'un heureux événement : plus que d'un berceau, elle parle de pardon. Car, en sacrifiant son fils, le dauphin, à une divinité païenne, le dieu Moloch, sous prétexte que l'ennemi était aux portes de la ville sainte, le jeune roi Achaz vient de commettre l'irréparable. C'est évidemment un grave manque de confiance en Dieu, mais c'est aussi un sabotage caractérisé de l'avenir de la dynastie. Car Dieu avait promis à David une royauté perpétuelle sur le trône de Jérusalem. Après le crime du roi, que restait-il de cette promesse ? Mais c'est compter sans la fidélité de Dieu !

Psaume 39 (40), 7-11

- 7** Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice
tu as ouvert mes oreilles
tu ne demandais ni holocauste ni victime
- 8** alors j'ai dit : « Voici, je viens. »
Dans le livre est écrit pour moi
- 9** ce que tu veux que je fasse.
Mon Dieu, voilà ce que j'aime :
Ta Loi me tient aux entrailles.
- 10** Vois, je ne retiens pas mes lèvres,
SEIGNEUR, tu le sais.
- 11** J'ai dit ton amour et ta vérité
À la grande assemblée.

« Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu ne demandais ni holocauste ni victime.... » Phrase étonnante pour nous qui croyons parfois que Dieu réclame des sacrifices ; et pourtant cette phrase est là : « Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu as ouvert mes oreilles ; tu ne demandais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit : « Voici, je viens. »

Il a fallu toute une pédagogie des prophètes pour faire évoluer la pratique sacrificielle. Toute la Bible est l'histoire d'un long apprentissage et, avec ce psaume 39/40, nous sommes à la phase finale de cette lente transformation des relations entre Israël et son Dieu.

Je reprends rapidement cette histoire des sacrifices en Israël : elle se développe en même temps que progresse la connaissance de Dieu. C'est logique : « sacrifier », (*sacrum facere* en latin) signifie « faire du sacré », entrer en contact ou mieux en communion avec Dieu. Tout dépend évidemment de l'idée qu'on se fait de Dieu. Donc au fur et à mesure qu'on découvre le vrai visage de Dieu, la pratique sacrificielle va changer.

Je commence par le début : Première chose à retenir : ce n'est pas Israël qui a inventé la démarche du Sacrifice ou de l'offrande : (il y en a chez les autres peuples du Moyen Orient bien avant que le peuple hébreu ne mérite le nom de peuple).

Deuxième constatation lorsqu'on s'intéresse à la pratique sacrificielle d'Israël : il y a toujours eu des offrandes et des sacrifices en Israël tout au long de l'histoire biblique. Il y a une très grande variété de sacrifices mais tous sont un moyen de communiquer avec Dieu.

Troisième point : les sacrifices pratiqués par le peuple élu ressemblent à ceux de leurs voisins... oui, mais à une exception près et une exception qui est colossale : la spécificité des sacrifices en Israël, c'est que, dès le début de l'histoire biblique, les sacrifices humains sont strictement interdits. Il y en a eu ; c'est vrai. Et même si il y en a eu peu, on ne peut pas nier qu'il y a eu des sacrifices humains en Israël. Cela ne prouve pas que cela était permis et approuvé ! Au contraire, c'est une constante dans la Bible : les sacrifices humains sont de tout temps considérés comme une horreur ; Jérémie dit de la part de Dieu : « Cela, je n'en ai jamais eu idée ! » et un peu plus loin : « Cela je ne l'ai jamais demandé et je n'ai jamais eu l'idée de faire commettre une telle horreur... » (Jr 7, 31 ; 19, 6 ; 32, 35). Et le fameux récit du sacrifice d'Abraham, ce que les Juifs appellent « la ligature d'Isaac » est lu justement comme la preuve que, depuis le début de l'Alliance entre Dieu et ce peuple qu'il s'est choisi, les sacrifices humains sont strictement interdits. Justement, Abraham va découvrir que « sacrifier » (« faire sacré ») ne veut pas dire « tuer » ! Il a offert son fils, il ne l'a pas tué.

Si on y réfléchit, c'est tout ce qu'il y a de plus logique ! Dieu est le Dieu de la vie : impensable que pour nous rapprocher de Lui, il faille donner la mort ! Cette interdiction des sacrifices humains sera la première insistance de la religion de l'Alliance. On continuera à pratiquer seulement des sacrifices d'animaux. Puis peu à peu, on va assister au long des siècles à une véritable transformation, on pourrait dire une conversion du sacrifice. Cette conversion va porter sur deux points :

Sur le sens des sacrifices d'abord, sur la matière des sacrifices ensuite :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fête de saint Joseph

Première lecture

2 Samuel 7, 4-5a. 12-14. 16

- 4 La parole du SEIGNEUR fut adressée au prophète Natan :
- 5 « Va dire à mon serviteur David :
- Ainsi parle le SEIGNEUR :
- 12 Quand ta vie sera achevée
et que tu reposeras auprès de tes pères,
je te donnerai un successeur dans ta descendance,
qui sera né de toi,
et je rendrai stable sa royauté.
- 13 C'est lui qui me construira une maison,
et je rendrai stable pour toujours son trône royal.
- 14 Je serai pour lui un père,
il sera pour moi un fils.
- 16 Ta maison et ta royauté subsisteront toujours devant moi,
ton trône sera stable pour toujours. »

Le roi David avait un projet : construire un temple à Jérusalem pour abriter l'Arche d'Alliance. À première vue, son intention était des plus louables ! Et donc, dans un premier temps, le prophète Natan consulté lui répond : « Tout ce que tu as l'intention de faire, fais-le, car le SEIGNEUR est avec toi. »

Mais la nuit porte conseil, même aux prophètes. Cette nuit-là, Dieu vient dire à Natan ce qu'il pense, lui Dieu, de ce projet ; et tout bascule. La deuxième réponse que rapporte au roi le prophète Natan de la part de Dieu est assez surprenante : c'est une contre-proposition. Elle peut se résumer de la manière suivante : « Tu veux bâtir une maison pour Dieu (un temple). Eh bien non, c'est Dieu qui te bâtira une Maison (au sens de descendance, dynastie).

Car l'hébreu comme le français permet un jeu de mots : la

maison, c'est l'habitation (la maison familiale ou le palais du roi ou le temple de Dieu), mais c'est aussi la maison royale dans le sens de descendance (comme on dit la maison royale de Belgique ou d'Angleterre, par exemple). « Quand ta vie sera achevée et que tu reposeras auprès de tes pères, je te donnerai un successeur dans ta descendance, qui sera né de toi, et je rendrai stable sa royauté... Ta maison et ta royauté subsisteront toujours devant moi, ton trône sera stable pour toujours. »

David a compris la leçon ; il n'a pas bâti de temple, il s'est contenté d'abriter l'Arche d'Alliance sous une toile de tente comme pendant la longue marche de l'Exode. Mais il a surtout entendu dans ces paroles la promesse d'une dynastie et de la consolidation de son royaume. De même que Dieu a choisi un peuple, et qu'il lui a assigné une terre et une ville, il a choisi une dynastie royale pour régner dans cette ville et gouverner son peuple.

Cet engagement de Dieu envers David s'exprime dans les mêmes termes que les traités de l'époque entre un suzerain et son vassal : « Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils, dit Dieu » ; ici « père » veut dire « suzerain », et « fils » veut dire « vassal. » On ne rêve pas encore d'autre relation à Dieu que celle-là ; mais c'est déjà l'assurance de la fidélité sans faille d'un tel suzerain. Mettons-nous à la place du roi David : quand il a entendu le prophète Natan lui promettre de la part de Dieu « Je te bâtis un trône pour la suite des âges », on peut bien s'imaginer qu'il s'est dit « Ouf ! C'est gagné ! Mon fils me succédera, puis mon petit-fils... et ainsi de suite. » C'est tout ce dont un roi peut rêver, et, très probablement, David ne rêvait pas d'autre chose !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jean 17, 20 - 26	411
Jean 20, 1 - 9	309
Jean 20, 19-31	324
Jean 21, 1-19	339
1 Jean 3, 1 - 2. 21-24	106
Jérémie 33, 14 - 16	8
Joël 2, 12 - 18	160
Josué 5, 10- 12	214

L

Luc 1, 26-38	482
Luc 1, 39-45	66
Luc 2, 1 - 14	81
Luc 2, 16-21	125
Luc 2, 41 -51a	499
Luc 2, 41 -52	110
Luc 3, 1-6	33
Luc 3, 10-18	50
Luc 3, 15 - 22	155
Luc 4, 1 - 13	180
Luc 9, 11-17	453
Luc 9, 28-36	194
Luc 13, 1-9	209
Luc 15, 1-3. 11-32	223
Luc 15, 3-7	467
Luc 21, 25-28, 34-36	18
Luc 22, 14 - 23, 56	253
Luc 24, 1- 12	295
Luc 24, 46-53	398

M

Marc 16, 1-8	294
Matthieu 1, 16. 18 - 21. 24a	497
Matthieu 2, 1 - 12	139
Matthieu 6, 1-6. 16-18	166
Matthieu 28, 1-10	293
Michée 5, 1-4	56

N

Nombres 6, 22-27 116

P

Philippiens 1, 4-6. 8-11	30
Philippiens 2, 6-11	250
Philippiens 3, 8 - 14	234
Philippiens 3, 17 - 4, 1	191
Philippiens 4, 4 - 7	47
Proverbes 8, 22-31	430
Psaume 8	433
Psaume 21 (22), 2, 8-9, 17-20, 22b-24	247
Psaume 22 (23)	461
Psaume 24 (25), 4-5, 8-9, 101	12
Psaume 26 (27), 1, 7-8, 9a-d, 13-14	189
Psaume 29 (30)	333
Psaume 33 (34), 2-3, 4-5, 6-7	216
Psaume 39 (40), 7-11	475
Psaume 46 (47), 2-3, 6-7, 8-9	392
Psaume 50 (51)	163
Psaume 66 (67)	377
Psaume 66 (67)	119
Psaume 71 (72)	133
Psaume 79 (80) 2. 3bc, 15-16, 18-19	59
Psaume 83 (84),	103
Psaume 88 (89), 2-3, 4-5, 27-29	491
Psaume 90 (91), 1-2, 10-11, 12-13, 14-15 174, 175	
Psaume 95 (96)	75
Psaume 96 (97), 1-2. 6-7. 9	405
Psaume 97 (98), 1-6	88
Psaume 99 (100) 1-3. 5	349
Psaume 102 (103), 1-2, 3-4, 6-7, 8.11	203
Psaume 103 (104), 1-4, 24... 30	149
Psaume 103 (104), 1.24, 29-30, 31.34	419
Psaume 109 (110), 1 - 4	447
Psaume 117 (118)	303
Psaume 117 (118), 1.4, 16-17, 22-23	290
Psaume 117 (118), 1. 4, 22-26b, 27a. 29 316, 317	
Psaume 125 (126)	231
Psaume 125 (126), 1-6	27
Psaume 144 (145), 8-13	362

R

Romains 4, 13. 16-18. 22	494
Romains 5, 1-5	436
Romains 5, 5b - 11	464
Romains 6, 3b - 11	287
Romains 8, 8 - 17	422
Romains 10, 8 - 13	178

S

1 Samuel 1, 20-28	100
2 Samuel 7, 4-5a. 12-14. 16	488
Sophonie 3, 14 - 18	40

T

1 Thessaloniens 3, 12 - 4, 2	15
Tite 2, 11-14	78
Tite 2, 11 - 14 ; 3, 4 - 7	152

Achevé d'imprimer en février 2015
par Présence Graphique
N° imprimeur : XXXX
Dépôt légal : novembre 2012

Imprimé en France